



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

**Bram STOKER**

**(Grande-Bretagne)**

**(1847-1912)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout '*Dracula*').**

**Bonne lecture !**

Irlandais, né à Clontarf, petit village au nord de Dublin, il était le deuxième fils et troisième enfant d'Abraham Stoker, un fonctionnaire à la direction du secrétariat général du "Dublin Castle", siège de l'administration anglaise en Irlande. Ce père, qui allait avoir quatre autres enfants, pouvait prétendre être strictement anglo-saxon et en était fier, manifestant un net unionisme "tory" : il lui racontait l'héroïque histoire de l'invasion de l'Irlande par Guillaume d'Orange à laquelle avait participé son ancêtre, un officier.

Sa mère, Charlotte Matilda Blake Thornley, était une pure Irlandaise qui, plus jeune de vingt ans que son époux, avait grandi dans l'ouest de l'île, avait été témoin de l'épidémie de choléra de 1832 à Sligo, petite ville au bord de la mer que sa famille avait dû fuir, avait subi la Grande Famine qui venait juste d'avoir lieu. Elle racontait à son fils des récits macabres de ces événements, lui faisait connaître le folklore celtique, lui donnait, en particulier, l'horreur de la "banshee", la fée qui annonce la mort et qui annonça, en particulier, celle de sa propre mère. Dotée d'une forte personnalité, elle semble avoir eu une grande influence sur le petit Bram. Soucieuse de réforme sociale, elle fut une militante ardente et dévouée de la cause des femmes et se consacra aussi à l'éducation des sourds et muets.

Ce mariage reproduisait le mariage, emblématique de l'Irlande, entre "John Bull", représentant l'intellect masculin anglo-saxon, et "Érin", représentant l'esprit imaginaire, émotif et féminin des Celtes. Par ses parents, Bram Stoker allait être enfermé dans les contradictions d'un héritage racial mixte.

Atteint d'un mal mystérieux qui le paralysait, dont les symptômes sont rapprochés de ceux de l'hystérie et qu'il attribua aux privations subies au cours des dernières années, il fut un enfant maladif, grabataire, incapable de marcher jusqu'à l'âge de sept ans, qui eut à subir des traitements médicaux à répétition, distrait seulement par la lecture et par les récits que lui faisait sa mère des légendes celtiques. Il eut alors un précepteur, le jeune révérend William Woods, qui lui fit notamment étudier la Bible qui allait exercer une influence marquante sur son œuvre.

À l'âge de dix-sept ans, devenu un garçon robuste, enjoué et d'une stature imposante, il entra à l'université de Dublin, le fameux Trinity College, un bastion anglo-protestant qui avait vu passer Maturin, l'auteur de "*Melmoth*", et Le Fanu, l'auteur de "*Carmilla*". En envoyant ses fils à Trinity College où les frais scolaires étaient élevés, le couple de petit-bourgeois anglo-irlandais de ses parents, ayant des ressources financières faibles, connut une chute de classe sociale qui le mit au niveau des paysans et des prolétaires celtiques.

Il y étudia les mathématiques, la rhétorique et la composition et, surnommé «le géant à barbe rousse» (il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts), y devint un athlète accompli, remportant de nombreuses compétitions et devenant une vedette du football.

Président de la "Société historique" et de la "Société philosophique", il anima ses débats avec passion. Pour elle, il écrivit son premier essai, "*Le sensationnalisme dans la fiction et dans la société*". En politique, alors qu'il était considéré comme un membre de la classe anglo-protestante en Irlande du fait de son appartenance au Trinity College et censé partager la conception radicalement sectaire qu'on s'y faisait de la civilisation irlandaise, il professa, de façon contradictoire, à la fois l'amour de l'Angleterre et de l'Empire, et le nationalisme irlandais, prônant le "Irish Home Rule" où il voyait la solution de la question irlandaise, sublimant sa propre ambivalence ethnique.

En 1867, il fit la découverte, qui fut capitale pour lui, du théâtre, à l'occasion de la venue à Dublin d'une troupe londonienne dont faisait partie Henry Irving, un grand, mince et blond jeune homme au port élégant, à qui sa longue chevelure coiffée en arrière donnait un air romantique et sauvage, au magnétisme irrésistible et pour lequel il s'enflamma aussitôt. Né en 1838, il avait fait en 1856 sa première apparition, joua à Édimbourg, Manchester et Liverpool avant de faire ses débuts à Londres en 1866 et de devenir l'étoile montante de la scène britannique.

Cette même année, il eut la révélation de la poésie de l'Américain Walt Whitman, dont le recueil "*Leaves of grass*" ("*Feuilles d'herbes*"), paru en 1855, faisait l'admiration de certains, tandis que d'autres, dans cette société victorienne, étaient scandalisés par son naturalisme et ses idées libérales qui semblaient ne pouvoir avoir été inspirées que par le diable. Il lut aussi la littérature vampirique du XVIIIe siècle et des romantiques ("*Le vampire*" de Polidori, "*La morte amoureuse*" de Gautier, "*Les métamorphoses du vampire*" de Baudelaire).

En 1870, il obtint son diplôme, avec mention spéciale en sciences et en mathématiques. Il entra dans la fonction publique, dans le "Dublin Castle" où avait travaillé son père.

En 1871, Henry Irving étant de retour à Dublin, il assista à la pièce qu'il jouait mais fut indigné de constater qu'aucun journal ne mentionna l'évènement. Il fit alors le siège du quotidien le plus important de la ville, le "*Dublin evening mail*", un pilier de l'unionisme "tory", pour manifester son étonnement et son mécontentement, et obtint de devenir chroniqueur théâtral, auteur «*anonyme et bénévole*» de critiques enthousiastes.

Cela lui permit de côtoyer la meilleure société dublinoise, en particulier la famille Wilde : le père, sir William Wilde, médecin et fin lettré, archéologue amateur qui avait visité l'Égypte en 1838 et en avait laissé une relation ("*Narrative of a voyage*", 1840) avant d'être l'auteur de "*Irish popular superstitions*" ; la mère, Jane Wilde, écrivaine sous le nom de Speranza, avait été traductrice de Dumas et de Lamartine ; leur fils, Oscar, allait devenir un des plus grands écrivains britanniques. Bram Stoker fit la connaissance aussi de Joseph Sheridan Le Fanu qui, en 1872, publia "*Carmilla*", l'inquiétante aventure d'une femme vampire venue d'un lointain pays.

Cela incita le jeune homme à utiliser ses moments de loisirs pour trouver dans la création littéraire un dérivatif à son travail de fonctionnaire, et pour, en bon natif de cette terre d'Irlande réceptive à ce type d'imagination, écrire, pour les enfants, des contes de terreur, des histoires gothiques :

---

---

**"The crystal cup"**

(1872)

*"La coupe de cristal"*

Nouvelle

Dans l'espoir de retrouver un jour la femme qu'il aime, un jeune tailleur de cristal décide de créer une statue à son effigie à l'occasion de la dernière fête de la Beauté. S'il réussit, il pourra regagner et son amour et la liberté qui lui a été retirée par son roi.

Commentaire

La nouvelle, le tout premier texte publié par Bram Stoker, fut d'abord plusieurs fois rejetée puis acceptée par le "*London Society*", qui le fit paraître en trois épisodes : "*The dream birth*", "*The feast of Beauty*", "*The story of the moonbeam*". Elle surprend par sa bizarrerie et son caractère ambigu, étant symptomatique des questionnements qui inquiétaient l'écrivain à cette époque, faisant apparaître déjà certains de ses thèmes récurrents. Elle n'est pas très bien écrite, montrant des redondances et suivant les obscurs méandres d'une pensée tourmentée. À ce texte, qui a une part autobiographique, qui tendrait à prouver que l'auteur était, à l'époque, affecté de graves troubles de la personnalité, un psychiatre pourrait trouver quelque intérêt, car il est marqué du signe de l'enfermement, de la solitude : le personnage vit à l'écart du monde, littéralement prisonnier de la maison où il demeure mais aussi de son propre corps, rappel évident des maux dont Bram Stoker souffrit pendant son enfance.

---

---

Le 13 novembre 1872, Bram Stoker donna à Trinity College une conférence dont il fit publier le texte :

---

---

**"The necessity for political honesty"**  
(1872)  
"La nécessité de l'honnêteté en politique"

Essai

S'intéressant à l'Histoire, Bram Stoker faisait référence à la race celtique et à l'Irlande. Elle avait gagné «*par toutes ses souffrances au cours des siècles cet avantage : son peuple est resté le même tandis que d'autres ont lentement évolué pour le pire*». Le peuple irlandais, ayant «*tous les éléments de la grandeur*», serait un rempart contre le vacillement de la race anglo-saxonne, contre le mol déclin de la civilisation occidentale. L'Irlande était à la fois partenaire et victime de l'oppression coloniale britannique. La bonne santé des nation-États modernes tiendrait à leur immédiate «*consolidation dans une ligue commune*», à «*un nationalisme de l'humanité*».

---

En 1874, Bram Stoker prit des vacances en France, visita Paris et en particulier les fortifications, commença à prendre des notes qui allaient servir à la rédaction de nouvelles quelques années plus tard. La même année, Henry Irving, qui formait un duo avec la flamboyante Ellen Terry, triompha dans "Hamlet" et en 1875 dans "Macbeth".

En 1875, Abraham Stoker, ayant pris sa retraite, quitta Dublin avec sa femme et leurs deux plus jeunes enfants, pour se rendre en France puis en Italie et en Suisse, où ils séjournèrent dans des pensions de famille, la vie étant moins coûteuse sur le continent qu'elle l'était en Irlande. Mais Bram dut tout de même les soutenir financièrement. L'héritage de privilèges et de sécurité dont jouissait son père étant remplacé par l'héritage de détresse et de soumission de sa mère, il fut encore plus incité à soutenir les aspirations politiques des Irlandais, même s'il se sentait à l'écart.

Il intégra l'équipe d'un nouveau journal, "The Irish echo", un journal du soir de Dublin qui reprenait les articles de journaux du matin de Londres. Mais il fut obligé de changer de nom pour éviter la confusion avec un concurrent, devint "The halfpenny press", mais ne connut pas le succès et disparut après quelques semaines. Stoker fournit alors des collaborations non signées au journal "The warder" (qui était la propriété de Le Fanu) et, à la revue "The shamrock", différents feuilletons :

---

**"The primrose path"**  
(1875)

Roman de 128 pages

À Dublin, au cours de la réception donnée pour le baptême du troisième enfant de Jerry O'Sullivan, un respectable charpentier, et de Katey, M. Parnell, un des invités, trouve l'occasion de dénoncer l'alcool comme «*la malédiction de l'Irlande*». Mais M. Muldoon, un buveur de whiskey, s'oppose à lui. Aussi Jerry fait-il dévier la conversation vers son désir d'aller en Angleterre pour y devenir un charpentier de scène et y gagner un très bon salaire, ce que lui reproche M. Parnell au nom du patriotisme.

Au "Stanley Theatre", à Londres, il se lie d'amitié avec le comédien Mons, qui joue le rôle de Méphistophélès et agit comme tel avec lui. Il le conduit dans un bar dont le propriétaire, Grinnell, complot sa chute, le déroutant de sa voie, faisant de lui un alcoolique. Bientôt, Jerry lui doit de l'argent, perd son emploi, se livre à des violences à l'égard de sa femme. Traité d'Irlandais cocu et batteur de femme par les comparses de Grinnell avec lesquels il se bat, il se retourne contre elle, la frappant de son marteau et lui coupant la gorge de son ciseau. Mais, avant, il reconnaît que c'est l'alcool qui l'a conduit là : «*Katey, Katey, qu'est-ce que j'ai fait? Oh, Dieu, qu'est-ce que j'ai fait? Je l'ai tuée. Oh? la boisson ! La boisson ! Pourquoi je ne suis pas resté chez nous? Tout ça ne serait pas arrivé*».

## Commentaire

Paru en dix feuilletons dans "*The shamrock*" en 1875, le livre n'avait jamais été publié avant 1999. "*The primrose path*" est une parabole conventionnelle qui dénonce à la fois l'alcoolisme et l'émigration, montrant le protagoniste qui tombe dans l'ivrognerie en Angleterre alors qu'elle est plus souvent considérée comme étant un travers irlandais. Stoker, toujours ambivalent, critiquait la désertion de sa patrie, alors qu'il aspirait lui-même à gagner Londres, la fonction de charpentier de scène qu'il prêtait à Jerry étant d'ailleurs un substitut de son propre amour du théâtre qu'il satisfaisait par la critique.

---

---

### **"Buried treasure"**

(1875)

#### Roman

#### Commentaire

Il parut en quatre feuilletons dans "*The shamrock*".

---

---

### **"The chain of destiny"**

(1875)

#### Nouvelle

Un monstre fantôme...

#### Commentaire

Pour écrire cette histoire où on trouvait déjà des thèmes qui allaient être sa spécialité : l'horreur mêlée à l'amour, les cauchemars et les malédictions, Bram Stoker s'était directement inspiré de "*Carmilla*", l'histoire de vampire de Le Fanu. Comme de nombreux auteurs victoriens d'histoires d'horreur, il comptait fortement sur le heurt entre le rationalisme et des événements irrationnels, ceux-ci contredisant souvent le premier. La nouvelle parut en quatre feuilletons dans la revue "*The shamrock*".

---

---

En 1876, Abraham Stoker s'éteignit à Cava Di Terreni, près de Naples, après avoir exhorté son fils à conserver sa place. Peut-être pour marquer son affection et son respect, il prit alors officiellement le prénom de Bram.

Touché par ses idées généreuses, il envoya à Walt Whitman, le «père de son âme», deux longues lettres qui furent pour lui l'occasion de dévoiler sa personnalité profonde : «Les années qui viennent de s'écouler n'ont pas été de toute tranquillité pour moi. J'ai beaucoup tâtonné, pensé et souffert ».

La même année, il organisa à Dublin une réception pour Henry Irving, qui, s'étant illustré dans les plus grands rôles shakespeariens, était alors considéré comme le plus grand comédien anglais de son temps. Elle comprit une "College night" au théâtre et une procession à travers la ville où il fut tiré dans sa voiture par des étudiants. Irving ayant désiré faire la connaissance du journaliste qui l'encensait à chacun de ses passages, à l'issue d'une représentation, le jeune Dublinois fut admis dans sa loge, au "Royal Theatre", et cet homme, de vingt ans son aîné, à l'élégance et au port aristocratiques, exerça sur lui une séduction telle qu'il se lia à lui d'une amitié qui n'allait prendre fin qu'avec la mort d'Irving en 1905 après avoir eu sur toute sa vie, esthétique et sentimentale, une importance décisive.

Dans sa profession, où il se sentait aliéné par la routine administrative, il fut gratifié d'une promotion, étant nommé inspecteur des tribunaux de première instance, des sessions des juges de paix, ce qui lui permit de parcourir le pays pour étudier des cas juridiques comme le règlement des fermages, le partage des terres. Constatant la misère des paysans ne fit qu'aiguiser sa tendance au nationalisme.

Pourtant, ce nationaliste irlandais voyait aussi l'Irlande comme un pays de philistins, et, quand, en 1877, Henry Irving lui ouvrit la possibilité de passer en Angleterre, il écrivit avec enthousiasme, dans son journal : «Londres en vue !»

En effet, en 1878, le comédien lui proposa de devenir son secrétaire particulier et de gérer avec lui le "Lyceum Theatre" qui était situé à Covent Garden, dans le Strand, le quartier des théâtres, et dont il était propriétaire. Tenté mais prudent, Bram Stoker retourna à Dublin pour réfléchir, comprenant bien que, vu à Dublin comme un vrai «Anglo», il serait considéré à Londres comme un Irlandais suspect. Il devait aussi veiller à la publication d'un ouvrage de droit : "The duties of clerks of petty sessions in Ireland" ("Les devoirs des avoués des tribunaux de grande instance en Irlande"), sorte de compilation de rapports, d'ordonnances, de registres et d'avis officiels destinée aux hommes de lois et qui est encore utilisée de nos jours.

Dans les salons de la famille Wilde, il rencontra une jeune fille de dix-neuf ans, réputée pour sa beauté brune, Florence Anne Lemon Balcombe, que courtisait aussi Oscar Wilde qu'elle trouvait trop fantasque même si elle aspirait à une carrière de comédienne, était attirée par tout ce qui se rapportait à l'art. Peut-être pour combattre l'attraction exercée par Henry Irving, il précipita leur mariage et l'épousa le 2 décembre 1878, le couple quittant Dublin sept jours plus tard. Bram Stoker arriva à Londres fort de son rôle de jeune mari victorien, s'installa à Cheyne Walk au bord de la Tamise, se lança avec fougue mais aussi avec une secrète inquiétude dans ce Londres qui était pour lui monde nouveau et inconnu, devint le factotum de Henry Irving, à la fois son impresario et l'administrateur du théâtre. Les deux hommes allaient former avec le régisseur, Henry Loveday, «the Unholy Trinity» qui domina le théâtre à Londres pendant près d'une trentaine d'années.

En décembre 1879, son épouse lui donna un enfant, Noel Irving Thornley, puis cette icône de la femme modèle : très belle, bonne mère, bonne épouse, mais frigide se refusa à toute relation sexuelle. Il fréquentait le domicile d'Oscar Wilde, lui aussi venu s'établir à Londres. Henry Irving réunissant, dans les salons du "Lyceum", "The sublime society of beefsteaks", une sorte de club qui rassemblait des gens de théâtre et des conteurs d'histoires extraordinaires, effrayantes et surnaturelles, il y rencontra l'orientaliste et aventurier Richard Burton qui fut le premier Occidental à se rendre à La Mecque déguisé en pèlerin et découvrit les sources du Nil ; il avait traduit les "Mille et une nuits", et put lui raconter maints contes du folklore arabe peuplé de goules et d'autres monstres avides de sang.

Pendant ses rares moments de loisirs, il écrivit des nouvelles fantastiques pour les enfants :

---

***"Under the sunset"***

(1882)

*"Au-delà du crépuscule"*

Recueil de huit nouvelles

---

***"Under the sunset"***

*"Au-delà du crépuscule"*

Nouvelle

Un idyllique pays imaginaire est placé sous la garde vigilante et permanente de deux anges, Fif et Dif.

### Commentaire

«*Au-delà du crépuscule*» correspond au gaélique «Tir na nog» qui signifie aussi «le pays de l'enfance». Cet univers angélique et enfantin, évoqué avec des références morales, avait sans doute une signification particulière dans l'esprit de Bram Stoker : les anges n'ont pas de sexe.

---

***"The rose prince"***

(1882)

*"Le prince à la rose"*

### Nouvelle

Un tout jeune homme vient à bout d'un dangereux géant détruisant toute vie sur son passage.

### Commentaire

Les personnages sont des rois. Au début, Stoker fait à sa façon une galerie de portraits qui rappellent ceux de La Bruyère dans *"Les caractères"*.

---

***"The invisible giant"***

*"Le géant invisible"*

### Nouvelle

La jeune Zaya est témoin d'une épidémie de peste, mais finit par sauver la ville du fléau.

### Commentaire

Ce conte véritablement biblique fut inspiré à Bram Stoker par une lettre de 1875 où sa mère racontait l'épidémie de choléra qui toucha la petite ville de Sligo en 1832. Ce récit, qui lui avait été fait pendant son enfance, prouvait les propres talents littéraires de cette femme à laquelle il rendait un hommage indirect, Zaya étant son double enfantin. Il préfigure toute l'oeuvre future de son fils qui cultiva l'idée de l'enfance héroïque. On peut voir dans la peste une métaphore de l'oppression du peuple irlandais par l'Angleterre. La nouvelle est aussi une allégorie sur le bien et le mal, où Stoker se montrait un écrivain moraliste.

---

***"The shadow builder"***

(1882)

*"Le bâtisseur d'ombres"*

### Nouvelle

Le bâtisseur d'ombres est capable de traverser les murailles. Mais une mère, par la force de son amour, sauve son fils.

### Commentaire

Il est difficile de ne pas voir dans cette nouvelle un hommage de Stoker à sa mère qui, par ses soins, l'avait sauvé de la maladie.

---

**“How 7 went mad”**  
(1882)  
“Comment 7 devint fou”

Nouvelle

Commentaire

Les personnages sont des animaux, en particulier un corbeau facétieux. Cette nouvelle est une exception dans toute l'oeuvre de Stoker car c'est son seul texte relevant de l'absurde. On peut y voir un clin d'oeil aux aventures d'”*Alice au pays des merveilles*” qui avaient été publiées en 1865 et dont le succès avait été énorme. Stoker montrait qu'il savait jouer de l'influence de Lewis Carroll (qu'il avait d'ailleurs eu l'occasion de rencontrer) : on y retrouve toute sa folie, son non-sens, son anthropomorphisme joyeux. Le personnage de Tineboy apparaît comme le pendant masculin d'Alice. Mais était évoquée aussi une saignée, pratique courante à l'époque, où on peut voir une prémonition des dents aiguisées de Dracula.

---

**“Lies and lilies”**  
(1882)  
“Mensonges et lis”

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle fait référence à l'Apocalypse de saint Jean pour dénoncer le mensonge : «*Qu'on laisse dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres et quiconque aime et fait le mensonge*».

---

**“The castle of the king”**  
(1876)  
“Le château du roi”

Nouvelle

Malgré ses efforts pour la conquérir, un poète a perdu la femme bien-aimée qui est prisonnière du roi de la mort. Il en meurt

Commentaire

Comment comprendre cette perte? Est-elle réelle ou symbolique? Pourquoi meurt-il? N'était-il pas fait pour elle? Cette nouvelle, révélatrice des troubles profonds de la personnalité de Stoker, n'est pas faite pour les enfants. Elle s'inspire du thème orphique pour, peut-être, mettre en avant l'idée véhiculée par la religion et la morale de l'époque, selon laquelle la sexualité s'apparente souvent, pour ne pas dire toujours, à une maladie, à un défaut qui ne peut que culpabiliser celui qui en est porteur. Il faut savoir que la fin du XIXe siècle était ravagée par une épidémie de syphilis dont l'auteur, d'ailleurs, était lui-même atteint.

---



***“The wondrous child”***  
(1882)  
*“Le merveilleux enfant”*

Nouvelle

Deux enfants voyagent à bord d'un bateau qui navigue, comme par miracle, au gré des vents, transportant des animaux. L'un d'eux est un bébé protégé des dieux, capable de commander aux animaux les plus terribles, le serpent, le tigre, le lion. Mais il est cependant en butte à la rivalité de son frère.

Commentaire

Cette nouvelle a un thème féerique. Le bestiaire n'est pas sans rappeler l'Arche de Noé. On retrouve le thème autobiographique de l'enfant jaloux de ses autres frères et soeurs qui captent à son désavantage l'attention de leur mère.

---

Commentaire sur le recueil

Les nouvelles baignent dans un écrin biblique et souvent dans un climat idyllique et paradisiaque. Elles montrent un fantastique bienveillant qui ressortit de la féerie, du merveilleux et du rêve, et qui est souvent inspiré des légendes celtiques. Bram Stoker, qui déployait tout son talent autour du thème de l'enfance, de l'innocence, avait dédié le recueil à son fils, Noel Thornley, alors âgé de deux ans : «À mon fils, dont l'Ange aperçoit le visage du Roi.». Dans sept histoires sur huit, les héros sont soit des enfants, soit des vieillards, qui n'ont donc pas de pulsions sexuelles à assouvir. Ainsi est tout à fait absente l'obsession victorienne de la sexualité considérée comme source perpétuelle de malheur, qui allait revenir sans cesse dans l'ensemble de son oeuvre. Se dessine peu à peu, au fil des nouvelles, l'image d'une ville imaginaire, utopique, peut-être inspirée des plans de la cité idéale de Claude-Nicolas Ledoux, remplie de jardins enchanteurs, avec le château du roi en son centre, entouré par les maisons de ses valeureux habitants et vassaux, une Nouvelle Jérusalem. L'auteur semble vouloir indiquer que, pour lui, le bien ne peut appartenir qu'au monde de l'imaginaire, de la fiction, du rêve. Mais cette ville gardée par les anges, surprotégée, plongée dans une fausse insouciance, en permanence sur le qui-vive, menacée par tout ce qui lui est étranger, par tout ce qui vit dehors, «dans les marais», est une ville-prison à laquelle on accède difficilement, en franchissant portes et murailles. On trouvait plutôt en germe, dans le recueil, tous les thèmes qui apparaissent dans la suite de l'oeuvre, tels que le sens du devoir, le courage, l'honnêteté, le dévouement, la succion du sang, la folie (psychiatre, asile d'aliénés, troubles du sommeil). On peut y lire aussi la marque d'un traumatisme subi par Stoker dans son enfance au cours de laquelle il eut à subir les traitements à répétition de la médecine. Enfin, on peut voir un enfant jaloux de ses autres frères et soeurs qui captent à son désavantage l'attention de leur mère.

Il est donc difficile de considérer le recueil, qui fut illustré par deux célèbres graveurs, William Fitzgerald et W. V. Cockburn, comme un simple livre pour enfants, même si les longues énumérations de fleurs et d'animaux ont fonction de leçons de choses, même si c'est par des enfants que viennent le salut et la rédemption.

Le livre s'attira un concert de louanges, mais ce ne fut qu'un succès d'estime.

---

Le 13 septembre 1882, Bram Stoker se jeta dans la Tamise pour sauver du suicide un vieil homme qui s'y était jeté du haut d'un pont mais qui mourut alors qu'il était à table dans leur maison, que, de ce fait, Florence en vint à prendre en haine. Le «géant à la barbe rousse» fut décoré par la “Royal humane society”.

---

**“A gipsy prophecy”**  
(1883)  
**“Une prophétie de bohémienne”**

Nouvelle de 12 pages

---

En 1883, Bram Stoker organisa la première tournée en Amérique du Nord de la troupe de Henry Irving, à New York, Philadelphie (ce qui lui permit de rendre visite à Walt Whitman), La Nouvelle-Orléans, San Francisco, Boston, Montréal (en septembre 1884), Baltimore, Brooklyn, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, Detroit, Toronto, Washington, New Haven, Worcester, Springfield, Hartford, Providence.

L'été 1884, il s'offrit des vacances en solitaire, marchant le long des côtes déchiquetées de l'Écosse, randonnée qui se termina, entre Aberdeen et Peterhead, dans le site enchanteur de Cruden Bay, joli village où se trouvent les impressionnantes ruines du château de Slains.

Sa mère revint s'installer à Dublin.

Henry Irving ayant décidé de monter *“Faust”*, un voyage en Allemagne fut organisé en juillet 1885 pour que son équipe s'imprègne de l'ambiance, et, à Nüremberg, dans le Kaiserburg, le vieux château impérial, Bram Stoker fut impressionné par “la vierge de fer”, instrument de supplice qui était une sorte de sarcophage en acier dont l'intérieur du couvercle transperçait, lorsqu'on le rabattait, les yeux et l'appareil génital de la victime attachée à l'intérieur (cette machine à tuer construite au XVI<sup>e</sup> siècle fut détruite par un bombardement pendant la Seconde Guerre mondiale).

Le 28 décembre 1885, il donna une conférence intitulée *“A glimpse of America”*, dont le texte fut publié en 1886. L'explorateur H.M. Stanley déclara que l'ouvrage «contient plus d'informations sur les États-Unis que n'importe quel autre livre publié sur le sujet.»

Dans les années 1885-1886, montrant de l'intérêt pour l'hystérie et l'hypnotisme, il assista à des conférences données à Londres par Charcot.

En automne 1886, il retourna aux États-Unis pour organiser une autre tournée du “Lyceum” avec la version sensationnelle qu'Irving donnait de *“Faust”*. Il prononça une conférence à New York, où il utilisa comme source le *“Memoranda during the war”* de Walt Whitman auquel il rendit visite dans sa nouvelle maison de Camden, essayant de le persuader d'expurger ses *“Feuilles d'herbes”*.

---

**“The dualitists or The death doom of the double born”**  
(1887)

Nouvelle

Les jeunes amis, Harry Merford et Tommy Santon, vivent dans une extraordinaire intimité, surpassant celles de «Castor et Pollux, de Damon et Pythias, et d'Héloïse et Abélard», qui inquiète tant leur père, mère et nurse qu'on les menace, sans succès, du «fouet et de la prison, de la faim et de la soif, de l'obscurité et de la solitude» s'ils continuent à se voir. Obligés au secret, ils se retrouvent pour converser sur les toits, et causent ainsi des dommages à la maison de leurs voisins, les Bubb, qui demandent l'argent de la réparation à leurs parents respectifs. Après l'échec de cet essai pour les séparer, les parents adoptent une autre tactique. À Noël, ils donnent à chacun un couteau, marqué à ses initiales. Tommy affirme que le sien est le plus effilé, Harry que le sien est le plus solide. Aussi veulent-ils en tester la qualité et se vengent ainsi de leurs parents en tailladant leurs meubles. Puis, afin de leur imposer des marques distinctives, ils s'en prennent à Zachariah et Zerubbabel, les jumeaux identiques d'Éphraïm Bubb, qui, en tirant sur eux, réussit seulement à tuer ses propres enfants. Après quoi, leurs corps, jetés du toit, écrasent Éphraïm et Sophonisbe, les jumeaux étant donc «coupables de parricide à titre posthume». Finalement, les Bubb, à cause du faux témoignage de Harry et Tom, sont trouvés coupables à la fois d'infanticide et de suicide : «Des pieux pénétrant

dans le milieu de leurs corps les fixèrent dans leurs tombes non creusées jusqu'à ce que s'ouvre la fissure de leur condamnation».

### Commentaire

Cette parabole, dont le titre double le signe de la dualité ("Dualitists", "double born") que double aussi le texte, avait été inspirée par "Les frères corses" d'Alexandre Dumas.

On peut lui donner une interprétation sexuelle : les parents, craignant quelque manière d'homosexualité dans l'intimité des garçons, ont voulu, en leur offrant des couteaux (objets évidemment phalliques) et des couteaux portant leurs noms, leur donner un sens de leur identité masculine, ce qui correspondait à l'idéal victorien de la virilité, de la maîtrise de soi.

Mais, par les termes politiques qu'il employa pour évoquer cette situation familiale, Bram Stoker invitait surtout à voir dans la fraternité et l'antagonisme des deux garçons la fraternité et l'antagonisme anglo-irlandais qui avait les mêmes conséquences ruineuses que la conduite des deux garçons. Harry et Tommy, qui vivaient dans l'innocence de la tendre enfance avant que ne s'impose la loi parentale répressive, représenteraient les Anglo-Saxons et les Celtes vivant dans un état édénique d'unité et d'entente avant que ne leur soit imposée la loi anglaise. Leur dualité symbiotique, dont est montrée la difficulté, n'est pas dissoute, mais ébranlée et tordue par l'introduction d'une loi paternelle qui aboutit à une dualité schismatique. Le concept du caractère irlandais, qui avait été défini d'abord pour créer une hiérarchie coloniale entre conquérant et conquis, a été repris par les nationalistes qui en ont fait un instrument de résistance, un moyen de justifier l'indépendance.

Comme l'annonce le sous-titre de la nouvelle, "*The death doom of the double born*", la démonstration est poursuivie et complétée avec les deux jumeaux identiques pour que soit bien montrée la dévastation d'un peuple "innocent" par une force sociale démoniaque. Ils ne connaissaient l'harmonie et le bonheur que parce ce qu'ils stagnaient dans un état présocial. Poussés par Harry et Tommy à entrer «hardiment dans le monde des grands, la "terra incognita", l'"ultima Thulé" du domaine paternel», ils sont aussitôt soumis à la loi de la société. Et l'enchaînement des drames conduit à la destruction de leurs parents. Qu'ils soient traités comme des vampires est significatif : on devrait pouvoir faire une lecture irlandaise de "Dracula" qui montrerait lui aussi, d'une façon symbolique, la situation anglo-irlandaise.

---

"*L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*" de Stevenson avait paru en 1886 quand l'Angleterre, qui était déjà en proie à des grèves qui faisaient craindre une insurrection populaire, fut bouleversée, en 1888, par l'affaire "Jack the ripper ("Jack l'éventreur") : les victimes se succédaient et nul ne savait qui avait commis ces crimes en série : un être humain ou une créature diabolique? La tension montait et la population cherchait une explication surnaturelle à cette affaire.

Bram Stoker, déjà passionné d'occultisme et d'ésotérisme, entra (bien que son affiliation n'a jamais pu être établie avec certitude) dans "The hermetic order of the Golden Dawn in the outer" ("L'ordre hermétique de l'Aube dorée"), une société secrète néo-païenne et magique qui avait été fondée en 1867, se rattachant au mouvement Rose-Croix, qui entendait «entrer en contact avec les Grands Supérieurs inconnus qui gouvernent l'univers», qui accordait une place prépondérante à la magie opérative et aux sciences divinatoires dont, entre autres, la géomancie ou divination par les figures géométriques. Il s'y trouva en compagnie d'une grande partie de ce que l'intelligentsia de l'époque comptait d'artistes de renom, de politiciens, d'écrivains et autres personnalités. Ainsi, parmi les affiliés, pouvait-on rencontrer l'occultiste Aleister Crowley, Constance Wilde (femme d'Oscar Wilde), William Peck (célèbre astronome), Arthur Machen (auteur du "*Grand Dieu Pan*"), Sax Rohmer (père de "*Fu Manchu*"), William Butler Yeats (poète gaélique et futur prix Nobel de littérature) et son amie Maud Gonne (actrice et nationaliste irlandaise), Allan Bennet (ingénieur électronique), Gerard Kelly (président de la "Royal Academy"), Algernon Blackwood (auteur du "*Camp du chien*"), et bien d'autres écrivains. Véritable adepte, il s'y familiarisa avec le surnaturel, y vécut une expérience sentie et authentique qui lui fournit une source d'inspiration, changea sa vision du monde.

En 1890, dans les salons des “Beefsteaks”, il rencontra le professeur Arminius Vambery, orientaliste de l’université de Budapest, qui était l’auteur du “*Péril jaune*”, de nombreux ouvrages sur la Turquie et d’une “*Histoire de la Hongrie*”, qui avait des connaissances en matière d’ésotérisme et qui était venu faire une série de conférences à Londres. Stoker fut fasciné par les récits qu’il faisait des multiples créatures diaboliques qui peuplent les contes et légendes des pays de l’Est, les vampires en particulier aiguissant sa curiosité et stimulant son imagination, peut-être à son insu.

Pourtant, il poursuivit aussi, d’autre part, un but plus social. Il était le seul membre du “Lyceum Theater” à posséder des diplômes universitaires, mais il souffrait du fait qu’il les avait acquis en Irlande. Aussi s’employa-t-il, à l’âge de trente-neuf ans, à obtenir une licence en droit anglaise qui lui permit, le 30 avril 1890, d’entrer au barreau anglais. Mais il ne prit jamais de client. Cela révélait bien la position ambiguë de cet Irlandais robuste et roux qui se vantait de son ascendance anglaise et voulait s’intégrer à la bonne société londonienne pour bien échapper au stéréotype du Celte brutal, violent, sauvage, déréglé, arriéré, prodigue, enfantin, indolent, féminin (selon Ernest Renan, les Celtes sont «une race essentiellement féminine») ; mais qui, paradoxalement, prenait soin de conserver le «brogue», l’accent typique des Irlandais, et de garder de nombreux amis parmi les nationalistes irlandais.

Au début de l’été 1890, il passa quelques jours à Whitby, petite ville portuaire du Yorkshire dont le charme lui plut et où il fut frappé par l’étrange naufrage, en 1885, du “Dmitry”.

---

**“*The snake’s pass*”**

(1890)

“*La passe du serpent*”

Roman

Un jeune Anglais découvre la légende de la “*passe du serpent*” dans les régions marécageuses du comté de Mayo, dans l’ouest de l’Irlande, où, pendant la Révolution, des envahisseurs français, venus porter secours aux nationalistes insurgés, laissèrent un trésor fabuleux dans un marais en continu déplacement. Ce “landlord” (propriétaire anglais) tombe amoureux d’une paysanne celte peu instruite et cette union ne peut que rencontrer des obstacles, surtout de la part d’un méchant prêteur sur gages, appelé dans le pays “gombeen-man”.

Commentaire

Ce roman, qui fut le tout premier écrit par Bram Stoker, est le seul qui se situe en Irlande, sa seule œuvre (à part “Le géant invisible” où il le fit de façon allégorique) où il ait décrit les paysages impressionnants de l’ouest de l’île, ses habitants et leurs conditions de vie, la situation politico-économique, où il ait utilisé des expressions irlandaises (“gombeen-man”). Il s’est souvenu de son expérience à l’époque il parcourait l’Irlande. On y sent la tension chez lui entre son nationalisme irlandais et sa glorification de l’impérialisme, l’histoire d’amour étant représentative du couple que formaient ses parents.

Le roman a été publié en feuilleton en 1889, dans le magazine “The people” et d’autres journaux provinciaux, avant de paraître en librairie en novembre 1890. Il recueillit les louanges de la critique. Stoker en envoya un exemplaire à William Gladstone, son homme politique favori qui était gagné à la cause irlandaise et avait essayé en 1886 de faire voter le “Irish Home Rule”.

---

En 1891, Bram Stoker lança “The English library”, publication pour laquelle il acquit les droits de plusieurs écrivains de renom : Hall Caine, George Meredith, Henry James, Rudyard Kipling, Robert-Louis Stevenson, Conan Doyle. Mais l’aventure n’allait durer que deux ans.

Il multiplia les efforts pour produire une version théâtrale de *“When we were boys”* de William O’Brien. Il obtint l’approbation de Tennyson pour une adaptation théâtrale de son *“Becket”*.

---

***“The judge’s house”***

(1891)

*“La maison du juge”*

Nouvelle de 23 pages

Venu s’isoler dans une maison abandonnée qui avait appartenu à un juge et où pendait la corde qui servit aux pendaisons, un étudiant est nargué par un grand rat qui coupe la corde. Le juge descend du tableau où il figurait et parvient à pendre l’étudiant avec la corde.

Commentaire

Ce juge est si franchement terrifiant qu’on s’est demandé si, plutôt qu’un fantôme (un fantôme à transformations), il ne serait pas le diable en personne. L’auteur déploya tout son art pour faire naître l’épouvante, et cette nouvelle pourrait presque passer pour le prototype de l’«horror story», comme le sont certains textes de Le Fanu dont l’influence est flagrante. Le récit procède par accumulation et multiplie les accessoires : une corde, un portrait, des animaux ambigus puisque certains sont naturels et que d’autres ne le sont pas. Le fantôme garde dans la mort la fonction qu’il avait de son vivant et, quand il tue, c’est bien à la manière des anciens juges. Un défi au spectre est jeté par un esprit fort, phénomène courant dans les histoires de hantise. Pour aller provoquer les revenants jusque chez eux, il faut une bonne dose de témérité qui se rencontre fréquemment parmi les adeptes de la science officielle. L’esprit fort n’hésite pas à prévoir un long séjour dans le lieu hanté, et le plus beau est qu’il a presque raison, que les signes qui se multiplient ne renvoient pas au surnaturel... pas tous en tout cas. Cette histoire est à double détente, et Stoker y déploya une certaine dose d’humour, ce qui ne fut pas fréquent chez lui.

La nouvelle figura aussi dans l’anthologie *“Histoires de fantômes”*.

---

***“The squaw”***

(1893)

*“La squaw”*

Nouvelle de 17 pages

Hutcheson, un touriste américain à Nuremberg, tue sans le vouloir un chaton et se voit poursuivi par la chatte qui le fait mourir en l’enfermant dans “la vierge de fer”. L’animal s’est vengé comme l’avait fait une squaw dont on avait tué l’enfant.

Commentaire

Dans cette histoire, le monstre est un animal protecteur, une mère protégeant son rejeton. La vengeance a lieu au nom de l’instinct bafoué. De là l’extraordinaire violence de cette nouvelle : l’agressivité s’y déploie surtout dans le registre de l’animalité. Cependant, le décor est purement humain. Le Kaiserburg est un haut lieu de pouvoir politique ; la Tour des Tortures, “la vierge de fer”, sont des instruments de châtement et de supplices. La bête considère ces abominations du fond des fossés, comme durent le faire, au long des siècles, les paysans franconiens. Avec la secrète envie, peut-être, d’inverser à leur tour la relation de pouvoir et de tourmenter des maîtres .

Entre ces deux plans, l’animalité déchaînée, la société oppressive, l’auteur en situe un troisième qui est, fort curieusement, les États-Unis du début du XXe siècle, alors que les guerres indiennes sont à

peine finies et que le souvenir de la frontière est encore tout frais : la liberté, les grands espaces, mais surtout l'insécurité, les coups de feu, la prospérité des fabricants de cercueils ; et aussi la coexistence des Indiens et des Blancs, le métissage, la diffusion universelle de charmantes coutumes comme celle de scalper les morts. Lieu ambigu pour tout dire, mélange imprécis de nature et de culture, où les relations entre ethnies auraient appelé, peut-être, une organisation de type totémique. Il en fut autrement : le fort massacra le faible et même les enfants du faible ; à ce stade, celui-ci n'avait plus le choix qu'entre le désespoir et la vengeance.

À ces coordonnées historiques s'en joignent d'autres, qui renvoient aux obsessions les plus secrètes de l'auteur. La douce Amelia développe une théorie plutôt hétérodoxe, aux termes de laquelle il faudrait toujours être trois dans un voyage de noces. Le ménage à trois, pour le théâtre de boulevard, c'est le mari, la femme et l'amant ; pour la psychanalyse, c'est le mari, la femme et l'enfant (au demeurant nous savons bien que les États-Unis sont fils de l'Angleterre). Il y a un âge où l'enfant est passablement agacé de voir son père et sa mère «s'embrasser dans les coins» ; il aimerait bien reconquérir sa mère, entrer en elle et au besoin s'y blottir pieds et poings liés, quel qu'en soit le prix. Hutcheson est un récidiviste : il a été coincé dans le ventre d'un cheval crevé, sous la peau d'un buffle mort, dans une galerie de mine, sous un caisson renversé ; s'il devient propriétaire d'un carré de peau, il se confectionne aussitôt un portefeuille. On ne s'étonne donc pas de le retrouver en quête de nouvelles matrices.

Reste que le ventre maternel n'est pas nécessairement un refuge. Deux personnages féminins de cette histoire n'ont rien pu pour leurs enfants. L'agresseur de la seconde est aussi, en termes magiques, l'agresseur de la première (puisqu'il porte sur lui un objet hérité de celui-ci). Alors se noue contre lui une grande alliance féminine : deux monstres prêtent leurs griffes, et même la douce Amelia s'évanouit juste à temps pour empêcher le narrateur d'intervenir. Complot surnaturel certes, mais bien féminin, encore que d'une féminité passablement acérée.

La nouvelle fut publiée dans le numéro de Noël de la revue "Holly leaves". Elle figura dans l'anthologie "*Histoires de monstres*".

---

**"The man from Shorrox"**

(1894)

"L'homme de Shorrox"

Nouvelle

Un voyageur s'éveille en pleine nuit et trouve le cadavre d'un inconnu couché à ses côtés.

Commentaire

Le thème est la peur de la mort.

La nouvelle parut dans le "Pall Mall magazine".

---

**"A dream of red hands"**

(1894)

"Un rêve de mains rouges"

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle parut dans la revue "The sketches".

---

**"Crooken sands"**  
(1894)  
*"Les sables de Crooken"*

Nouvelle de 25 pages

Enlisé dans une sombre histoire alors qu'il séjourne en Écosse, Arthur Markam voit son double disparaître dans les sables mouvants des marais de Crooken. Fantôme ou divagations d'un esprit fantaisiste?

Commentaire

Cette histoire étrange créant un fort suspense fut inspirée par Cruden Bay.

---

**"The red stockade"**  
(1894)  
*"La palissade rouge"*

Nouvelle

Un vieux garde-côte au parler imagé, coloré et pittoresque, raconte comment, en mer de Chine, l'équipage d'un navire américain vint au secours de marins anglais coincés par un banc de boue lors de l'attaque d'un fort tenu par des Malais qu'ils finissent par détruire surtout grâce au courage d'un mousse à peine sorti de l'enfance.

Commentaire

Cette nouvelle fut inspirée par la pièce *"The flying Hollander"* qu'avait jouée Henry Irving et par la rencontre qu'avait faite Bram Stoker du capitaine du croiseur américain "Chicago" qui lui avait raconté la mésaventure survenue à l'amiral Erben. Cette histoire maritime et exotique, où les êtres humains sont aussi cruels que les animaux, évoque parfaitement l'univers enfantin des aventures de corsaires et autres faits de guerre extraordinaires. Bram Stoker y rivalisait avec *"L'île au trésor"* de Robert-Louis Stevenson, reprenant son idée de l'enfance héroïque. La nouvelle fut publiée dans la revue américaine "Cosmopolitan magazine" et ne parut à Londres qu'en 1990 dans le recueil *"Midnight tales"*.

---

**"The Watter's Mou"**  
(1895)

Roman

Un contrebandier écossais est partagé entre l'amour et le devoir.

Commentaire

Le titre, inspiré du dialecte écossais, fait référence à l'eau de Cruden Bay s'écoulant jusqu'à la mer. Les personnages étaient inspirés par des gens de Cruden Bay.

---

**“The shoulder of Shasta”**  
(1895)

Roman

Dans le nord de la Californie, l’homme de l’Ouest qu’est Grizzly Dick est sauvé par une Anglaise, Esse, qui tombe amoureuse de lui. Mais il oublie l’amour qu’elle a pour lui et elle devient malade. Elle est alors sauvée à son tour par un artiste anglais, Reginald.

Commentaire

Grizzly Dick présente une évidente ressemblance avec William Cody, le célèbre Buffalo Bill : tous les deux ont des cheveux tombant sur les épaules, portent des vêtements de peau ornés de perles, et de hautes bottes noires avec des éperons mexicains. Reginald, un athlète au beau physique, serait la représentation de Stoker. Or, en Britannique cultivé qui regarde les Américains avec condescendance, il n’aimait pas Buffalo Bill, qui était très populaire auprès des Anglais chez qui il faisait une tournée avec son “Wild West show”, et que lui avait présenté sir Henry Irving. Le roman exploitait bien le thème de «la nouvelle frontière» dont le centaure qu’était Cody symbolisait le pouvoir de transformation des Américains en des êtres nouveaux, plus libres et plus puissants. Les Anglais de l’époque craignaient l’affaiblissement de leur race et le “Buffalo Bill's show” qui exaltait la puissante virilité américaine à la fois les encourageait et les effrayait.

Ce livre fut assez mal accueilli par la critique américaine qui lui reprocha sa faiblesse de style et d’imagination, ses erreurs géographiques et factuelles.

---

En 1895, une nouvelle tournée conduisit la troupe du “Lyceum” aux États-Unis et au Canada. Au retour, le jour de l’anniversaire de la reine, à la demande de Gladstone, Henry Irving fut fait chevalier, étant le premier comédien britannique à recevoir cette distinction.

Mais, quand il fut victime d’une chute malencontreuse, le théâtre fut fermé pendant dix semaines.

Bram Stoker passa les étés de 1895 et 1896 au “Kilmarock Arms Inn”, à Cruden Bay, en Écosse, où il écrivit un roman provisoirement intitulé “*The undead*”, qui allait être son oeuvre maîtresse. Au cours de l’hiver de 1896, il voyagea aux États-Unis avec Henry Irving et présenta probablement son manuscrit à un Américain inconnu qui dut s’en servir pour une histoire de vampire publiée dans “The world “ de New York en 1896.

---

**“Dracula”**  
(1897)

Roman de 530 pages

Dans son journal intime, le jeune Anglais Jonathan Harker raconte comment, jeune clerc de notaire londonien, il fut chargé d’une bien étrange mission. Son directeur étant malade, il dut, se rendre à sa place chez un client vivant en Transylvanie, dans le château de Bran, et désireux d’acquérir des propriétés à Londres, curieusement dans le misérable East End : le comte Dracula. Tout au long de son voyage semé de mauvais présages et où il affronta d’innombrables dangers, en particulier lors d’une nuit de Walpurgis dans un cimetière près de Munich où il entra dans un sépulcre où dormait une femme très belle et fut assailli par un loup qui le mordit à la gorge, les populations locales l’exhortèrent à ne pas s’y rendre, sans toutefois indiquer la raison d’un tel avertissement. On lui donnait une foule d’objets étranges, chapelets, colliers de gousses d’ail, etc., qui étaient comme destinés à conjurer un sort. Mais son esprit aventureux le poussait à se rendre au château malgré tout. Dès son arrivée et malgré l’affabilité de son hôte, qui maîtrisait très bien la langue anglaise et paraissait très bien renseigné sur Londres, il fut intrigué du fait que le comte ne prenait jamais ses repas avec lui, qu’il



s'éclipsait durant la journée pour ne revenir que le soir, et que, malgré ses affirmations, il semblait ne pas y avoir de serviteurs dans la maison. Puis il fut très étonné, alors qu'il se rasait et qu'il lui souhaitait le bonjour, de ne pas le voir dans son miroir : «Il n'y avait pas d'erreur possible, je savais que l'homme était tout près de moi... Et pourtant son image n'était pas reproduite dans la glace.» ; et, comme il s'était coupé, à la vue du sang, «ses yeux étincelèrent d'une sorte de fureur diabolique.» Il fut encore plus étonné quand il le vit sortir par une fenêtre et ramper sur la muraille du château «comme un lézard». Aussi, Jonathan se sentait-il mal à l'aise, surtout en présence du comte. Peu à peu, il commença à comprendre les allusions des gens. Son appréhension se transforma en peur lorsque, visitant le château, il se rendit compte que toutes les issues en étaient verrouillées. Dracula lui intima à plusieurs reprises de ne pas s'endormir dans une autre pièce que sa chambre. Mais, sans savoir pourquoi, il s'assoupit dans un salon. Quand il ouvrit les yeux, il fut enchanté à la vue de trois femmes étrangement belles, comme nées des rayons de la lune, qu'il laissa s'approcher de lui et qui l'auraient mordu si le comte, survenu subitement, ne les avait arrêtées : elles étaient ses fiancées, trois vampires ! À une autre occasion, il se réveilla en sentant les dents de Dracula sur sa peau ! Sa peur se transforma alors en terreur : il était prisonnier d'un château habité par des vampires !

Pendant ce temps, Mina Murray, sa fiancée, prude institutrice, faisait un voyage en compagnie de son amie, la frivole Lucy Westerna, qui avait trois soupirants. Mina était inquiète, n'ayant pas eu de nouvelles de Jonathan depuis un certain temps. Pendant le voyage, elle s'aperçut que Lucy était sujette à des crises de somnambulisme. Un soir, pendant l'une d'elles, elle réussit à s'échapper de la maison. Ses pas la conduisirent dans un cimetière, où elles avaient fait une promenade pendant la journée. Mina, qui l'avait suivie, crut voir un homme se pencher sur elle pour lui donner un baiser dans le cou. Mais, quand elle s'approcha, elle ne vit plus rien. Elle noua une écharpe au cou de son amie, qu'elle fixa avec une épingle. Elle y vit deux petites piqûres qu'elle crut causées par l'épingle. Cependant, Lucy, qui semblait atteinte d'une maladie, s'affaiblissait sérieusement. Constatant son état, son fiancé, Arthur Holmwood, lord Godalming, demanda ses services à son ami, le docteur Jack Seward, directeur d'un asile d'aliénés et prétendant de Lucy. Devant l'ampleur du problème, celui-ci décida de faire appel à son confrère, le docteur hollandais Abraham Van Helsing, savant et métaphysicien, spécialiste des maladies extraordinaires et du vampirisme, qui cultivait un grand intérêt pour le sang.

Sur ces entrefaites, Mina reçut un télégramme de Jonathan : il était dans un hôpital, étant parvenu à s'échapper du château. Elle accourut à son chevet. Elle n'eut donc pas conscience des démarches des docteurs Van Helsing et Seward qui remarquèrent rapidement que Lucy, malgré des transfusions, semblait toujours manquer de sang et s'affaiblissait de plus en plus. Van Helsing commença à se douter de la véritable nature de sa maladie. Pour se documenter, il se rendit dans diverses bibliothèques d'Europe. Revenu auprès de Lucy, il manifesta un désir étrange : il tint absolument à ce qu'elle porte un collier de fleurs d'ail pendant la nuit. La mère de Lucy, n'étant pas au courant, le lui enleva, ainsi que tout l'ail qui se trouvait dans la chambre. Par de malheureux concours de circonstances, la même situation se répéta plusieurs soirs de suite, et on enterra Lucy peu après. Devenue vampire, elle hantait tous les soirs les rues de Londres, suçant le sang de jeunes enfants qu'elle abandonnait ensuite, à demi-conscients. Ses méfaits parvinrent jusqu'aux oreilles du docteur Van Helsing. Un soir, lui et Seward la suivirent et constatèrent ses méfaits. Ils ouvrirent sa tombe ; lord Godalming frappa «sa chair blanche» d'un pieu de bois ; ils lui coupèrent la tête et lui remplirent la bouche d'ail, moyens à appliquer pour tuer les vampires. Van Helsing obtint de Mina des détails sur la soirée où, prise de somnambulisme, elle était allée se promener dans le cimetière. Elle en profita pour lui parler de l'aventure de son fiancé dans le château de Dracula : en effet, malgré la défense expresse qu'il lui en avait faite, elle avait lu le journal où il rapportait sa visite chez le comte. Mais elle se demandait s'il n'avait pas écrit ce qu'elle avait lu sous le coup de la fièvre cérébrale dont il avait été atteint. Cependant, Van Helsing fut très intéressé par ce récit qui confirmait son hypothèse sur l'origine de la maladie de Lucy. Il manifesta le désir d'en consulter l'auteur. De cette rencontre naquit une association composée de lord Godalming, d'un de ses amis, autre prétendant de Lucy, le riche Texan Quincey Morris, de Jack Seward, de Van Helsing, de Jonathan Harker et de Mina qui s'étaient mariés entretiens. Ils avaient pour but de traquer Dracula et de le détruire.

Les recherches débutèrent. Il fallait trouver l'emplacement des maisons du comte. Après quelque temps, ils s'aperçurent que l'une d'elles se trouvait juste à côté de la clinique psychiatrique du docteur Seward. Or R.N. Renfield, un de ses malades, condamné à y passer sa vie car, affirmant, «Le sang est la vie !», il mangeait des insectes, entretenait des liens télépathiques avec Dracula et permettait au petit groupe d'être, par ses crises, au courant de ses allées et venues. Trouvant la force de s'opposer au comte, il y perdit la vie, mais juste avant apprit aux conjurés qu'il avait fait de Mina une de ses proies : en effet, il s'était introduit dans la maison avec l'aide involontaire de Renfield qui lui avait ouvert une fenêtre. Or un vampire qui s'est introduit une fois dans une maison peut y revenir ensuite à sa guise. À cette nouvelle, les associés ne conçurent qu'une plus grande rage contre l'implacable ennemi. Jonathan le vit à Piccadilly et, «à demi terrorisé et à demi stupéfait», confia à Mina : «Je crois que c'est le comte, il a rajeuni. Mon Dieu, est-ce possible?» Les conjurés apprirent que, ne pouvant reposer ailleurs que sur un linceul de terre natale, il avait fait transporter cinquante caisses de terre transylvanienne non consacrée. Il fallait absolument les trouver car il pouvait s'y réfugier. Ils visitèrent d'abord la maison à côté de la clinique où ils en découvrirent vingt-neuf. Pour qu'il ne puisse plus les utiliser, ils placèrent, dans chacune d'elles, un morceau d'hostie. Mais le comte en avait donc déplacé vingt et une : où étaient-elles? Après plusieurs jours de recherche, ils localisèrent un autre de ses repaires, y entrèrent avec l'aide d'un serrurier. À cet endroit, il y avait vingt caisses qu'ils détruisirent comme les précédentes. Mais il en restait encore une ! Pendant qu'ils étaient dans la maison, Dracula fit son entrée. C'était, pour eux, la meilleure occasion de le détruire. Mais, d'un bond prodigieux, il réussit à s'enfuir, sans toutefois avoir pu toucher aucun d'eux puisqu'ils avaient en mains hostie et chapelet.

Comment le retrouver? Leur seule chance tenait en Mina qui, étant sa disciple involontaire, du coucher au lever du soleil, le suivait dans son périple. D'après ses affirmations, le comte s'était enfui sur un paquebot, le "Tsarine Catherine", pour tenter désespérément de rejoindre la Transylvanie. Il fut alors emporté tout d'une traite, tandis que la mécanique paresseuse et les horaires inflexibles de l'"Orient Express" retardèrent ses poursuivants. Après maintes péripéties, le groupe d'amis chevauchant à toute allure vers ce cercueil qui fuyait sous la protection vigilante de bohémiens, l'étau se resserra sur lui. Il ne put trouver refuge dans son château, car Van Helsing, le précédant, avait tué les trois femmes vampires et avait scellé la porte d'une hostie. Mais l'état de Mina empirait. Il devenait urgent d'anéantir la source du mal. Poussés par une énergie quasi surhumaine, Jonathan et Quincey se battirent contre les bohémiens, s'emparèrent du cercueil, l'ouvrirent, Jonathan tranchant la gorge et Quincey perçant jusqu'au cœur le maléfique comte Dracula qui tomba en poussière.

## Analyse

### Les vampires avant "Dracula"

La peur de la mort entraîne le besoin d'empêcher les morts de revenir, d'être des revenants, les croyances distinguant les fantômes, morts qui reviennent sous forme d'apparitions, d'images, et les morts-vivants, qui reviennent sous forme de cadavres, d'enveloppes charnelles qu'on peut toucher du doigt. Parmi les morts-vivants, il y a ceux qui reviennent parce qu'un autre, diable ou sorcier, les a obligés à revenir, et ceux qui reviennent de leur propre initiative. Dans cette dernière catégorie, le personnage le plus célèbre est celui du vampire qui a été populaire surtout dans l'Europe de l'Est, car, dans l'Europe de l'Ouest, les maudits, après leur mort, deviennent des loups-garous et rien d'autre.

Selon les traditions, le vampire (mot d'origine incertaine : le russe «upir» pourrait être mis en rapport avec le lithuanien «wempti» qui veut dire «boire») serait un être qui, au cours de sa vie, a été trop adonné à la violence sanguinaire pour que son corps puisse s'en passer même au-delà de la mort ; qui s'est livré à la magie, à la sorcellerie, aux évocations démoniaques ; qui s'est suicidé ; qui, tout simplement, chez les Valaques, était roux. Souvent, il a été mis au ban de l'Église par un prêtre orthodoxe, et l'âme ne quitte le corps du monstre qu'une fois l'excommunication retirée. Mais il arrivait qu'on soit vampire pour des raisons d'hérédité ou parce qu'on était né un jour de malchance. Le

vampire était donc un exclu, un hors-la-loi qui n'avait pas eu (ou n'aurait pas dû avoir) une sépulture conforme au rituel chrétien ; il poursuivait donc après la mort sa carrière de maudit.

Le phénomène se produit aussitôt après l'enterrement. Le corps ne pouvant être reçu dans le séjour des morts et ne pouvant ni se décomposer ni reposer, toutes les nuits, il sort de son tombeau et revient hanter les vivants, non pas pour exiger d'eux une authentique réparation que la société lui refusera toujours, mais pour obtenir de force une ration minimale de survie, pour se maintenir dans un état de semi-vie et conserver son corps intact à travers les siècles. Pour cela, il suce le sang des vivants, de préférence au cou, pendant leur sommeil ou, s'ils sont éveillés, en les fascinant, fondant donc sa vie sur la mort de l'autre. N'est-il pas mort lui-même du refus des autres, et n'a-t-il pas des comptes à leur demander? Sur ce point, cet être noctambule dont la seule occupation est l'absorption du sang, ce mort vivant proche du zombie haïtien mais semblable à l'être humain qu'il fut, cet être sans âme et qui, de ce fait, n'a pas de reflet, n'est guère différent de certains monstres (comme les lamies et les striges antiques, les goules arabes, les «bruxsas» portugaises) mais, en sa qualité de mort-vivant, il s'attaque d'abord à ses parents, puis aux autres êtres humains, enfin aux animaux. Ses victimes s'affaiblissent, meurent et, dans certains cas, deviennent vampires à leur tour, fatalité reconnue presque dans tous les pays. Il y eut donc des épidémies de vampirisme comme il y eut des épidémies de peste (et d'ailleurs les vampires ont l'odeur même de la peste et passent pour la transmettre).

Un doute de la part des habitants devient certitude lorsqu'ils s'aperçoivent que la terre a été remuée autour de la tombe. Alors on se rassemble pour déterrer le cadavre. Dans certain cas, il suffit que le prêtre prononce des oraisons pour que le corps tombe instantanément en poussière. Mais, le plus souvent, pour obtenir ce résultat, il faut lui enfoncer un pieu dans le corps (un rappel des pals chers à Vlad IV?). Si le pieu se révèle un moyen insuffisant, on coupe la tête du cadavre et on brûle le tout. La lumière, l'odeur de l'ail, des symboles chrétiens tels que la croix, le chapelet, l'eau bénite et l'hostie, les éloignent. Le vampire peut aussi se dissimuler dans des maisons abandonnées pour attaquer les gens par surprise.

Le vampire est ambivalent : il déteste et, en même temps, il aime ; il mord et, en même temps, il suce. Le sang n'est d'ailleurs pas sa seule passion : il arrive qu'il boive le lait, le «fluide vital» (qui est souvent une métaphore du sperme), la moelle épinière, les yeux. La «mara» des Slaves du Sud suce la poitrine des enfants, dont sort un fluide léger. Certains psychiatres ont cru pouvoir interpréter les visites de vampires comme des émissions nocturnes accompagnées de rêves érotiques. Simplification abusive? Certes, mais beaucoup d'histoires de vampires sont des histoires d'amour : le vampire mâle s'attaque aux femmes, le vampire femelle aux hommes, à l'instar de l'incube et du succube, qui, eux, sont indiscutablement spécialisés dans l'absorption du «fluide vital» mais ne sont pas des morts-vivants.

Il faut faire une distinction entre la succion et la morsure, entre le vampire buveur de sang et le vampire cannibale. Le premier a quelque chose de distingué, il est élégant jusque dans le geste ; en aspirant le précieux liquide, il devient d'une certaine manière le «frère de sang» de sa victime et communit avec elle dans une intimité qui rejoint celle du nourrisson et de sa mère. Mais celui qui dévore la chair est un monstre, une bête, qui ne reconnaît plus l'être humain sous sa canine et ne veut percevoir que la nourriture. Avec lui le vampirisme devient sadique, ce qu'il n'est pas nécessairement.

Le vampire le plus célèbre fut Vlad IV, voïvode, de 1453 à 1474, de la Valachie (en Roumanie), l'un de ces petits royaumes des Balkans qui s'opposaient à l'invasion de l'Europe par les Turcs, tout en ayant à résister de l'autre côté aux implacables Hongrois. Son père ayant, pour sa bravoure, reçu "l'Ordre du dragon" qui n'était accordé qu'à vingt-quatre nobles chrétiens, il fut appelé «Vlad Dracula», «drakul» signifiant, en roumain, «dragon» mais aussi «diable». Il fut aussi appelé «Vlad Tepes», «tepes» signifiant «l'empaleur» car, despote intraitable et cruel, fier adversaire des Turcs, il faisait subir à ceux qu'il capturait le supplice du pal et d'autres terribles sévices : il en pendait par les cheveux ; il faisait couper des oreilles et des nez ; il en faisait décapiter certains et en invitait d'autres à manger ces têtes avant de les décapiter eux-mêmes ; il en faisait enterrer jusqu'au nombril et faisait embrocher les mains de ceux qui bougeaient ; il fit bouillir vivant un tzigane qui avait volé et le fit

manger par les gens de sa famille ; il fit cuire de jeunes enfants pour que leurs mères les mangent ; il faisait couper les seins des femmes que leurs hommes devaient manger ; l'accusant de mentir, il ouvrit au couteau le ventre d'une concubine qui se prétendait enceinte, prétextant qu'il voulait voir où était l'enfant. Il aurait tué jusqu'à cent mille personnes, des Turcs, mais aussi des Saxons, des Hongrois, des Moldaves, des Bulgares, des Juifs, des Tziganes et même tous les pauvres et malades de son royaume, la longue liste des crimes sadiques et raffinés qui ont ponctué son règne monstrueux ayant été colportée par moines et soldats jusqu'au-delà des frontières, au point qu'il avait hanté les folklores roumain, russe, allemand et français dans un XVe siècle en proie à la barbarie, l'"Histoire du prince Dracula, fils du diable", ouvrage de propagande politique destiné à justifier l'arrestation du prince Vlad IV par le roi de Hongrie, Mathias Corvin, devenant même, grâce à l'imprimerie nouvellement découverte, un best-seller qui, entre 1488 et 1568, connut treize éditions. Dans les vieilles chroniques, Vlad Dracula était qualifié de «vampyr» (sans qu'il soit jamais été indiqué qu'il ait bu le sang de ses victimes), de «stregoïca» (sorcier), d'«ordog» (diable). Tout ceci se retrouve dans la présentation de Dracula que fait Van Helsing dans le livre de Bram Stoker.

Son nom de Szekely fait songer à celui de Tekely que portait la mère présumée du fameux comte de Saint-Germain qui a étonné la France vers 1750 par sa prodigieuse mémoire, ses dons de conteur, ses pratiques de spiritisme : il aurait été originaire de Transylvanie, prétendait vivre depuis l'époque de Jésus-Christ, avait cinq ou six femmes. Or Bram Stoker fait vivre avec trois femmes celui dont il a fait un comte. Différentes pistes s'offrent donc mais celle qui importe est celle du vampire, du mort-vivant.

L'Europe occidentale apprit, essentiellement par les récits des voyageurs, l'existence des vampires et toute une "vampirologie" s'est constituée :

- Dès 1694, le "Mercure galant" publia ce qui semble bien être le premier article sur les vampires. Le tableau qu'il en donnait a de quoi surprendre les lecteurs de "Dracula" : «Ils paraissent depuis midi jusqu'à minuit et viennent sucer le sang des hommes ou des animaux vivants en si grand nombre et en si grande abondance, que quelquefois il leur en sort par la bouche, par le nez et principalement par les oreilles ; et quelquefois le cadavre nage dans son sang répandu dans son cercueil. On dit que le vampire a une espèce de faim, qui lui fait manger le linge qu'il trouve autour de lui... Il va la nuit embrasser violemment ses proches ou ses amis et leur causer enfin la mort. Cette persécution ne s'arrête pas à une seule personne. Elle s'étend jusqu'à la dernière personne de la famille, à moins que l'on n'interroge le revenant, n'en interrompe le cours en lui coupant la tête ou en ouvrant le cœur du revenant, et on trouve le cadavre dans son cercueil mol, flexible, enflé et rubicond, quoiqu'il soit mort depuis longtemps. Il sort de son corps une grande quantité de sang que quelques-uns mêlent avec de la farine pour faire du pain. Et ce pain mangé à l'ordinaire les garantit de la vexation de l'esprit qui ne revient plus.»

- En 1732, les autorités autrichiennes firent faire une enquête sur les vampires de Serbie dont le compte rendu, dû à Joharin Flückinger ("Visum et repertum"), inspira ensuite maintes publications.

- En 1746, le père Dom Augustin Calmet, un érudit, a composé la bible du savoir vampirologique, le "Traité sur les apparitions des anges, des démons et des esprits et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie" : «Les peuples de ces pays sont plus crédules et plus superstitieux que les autres peuples, et ils attribuent les maladies qui leur arrivent à des sortilèges.» - «Ce n'est que dans leur famille et parmi leur propre parenté que les suceurs de sang se plaisent à détruire notre espèce.» - «Il arrive trop souvent qu'on enterre des personnes qui ne sont pas bien mortes... On a une infinité d'exemples de personnes qu'on a cru mortes et qui sont revenues, même après avoir été mises en terre.»

- Toujours en 1749, Prospero Lambertini (le pape Benoît XIV), dans "De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione", prétendit étudier les vampires à la lumière de la science.

- En 1761, Buffon baptisa «vampire» une chauve-souris buveuse de sang.

- En 1764, Voltaire, qui était un adversaire de Dom Calmet, dans son article "Vampires" de son "Dictionnaire philosophique", se moqua : «Depuis longtemps les chrétiens du rite grec s'imaginent que les corps des chrétiens du rite latin enterrés en Grèce ne pourrissent point parce qu'ils sont excommuniés.» ; proclama qu'il n'y avait plus de vampires folkloriques et en désigna d'autres bien

plus redoutables : «On n'entendait point parler de vampires à Londres et à Paris. J'avoue que dans ces deux villes il y eut des agioteurs, des traiteurs, des gens d'affaires, qui sucèrent en plein jour le sang du peuple ; mais ils n'étaient point morts, quoique corrompus. Ces suceurs véritables ne demeuraient pas dans les cimetières, mais dans des palais fort agréables.»

- En 1771, Louis-Antoine de Caraccioli dans ses "Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps, ouvrage de sentiment où l'on trouve des anecdotes aussi curieuses qu'intéressantes" (1771) parla d'un «vampire au couvent».

- Vers la même époque, Gérard van Swieten, archiâtre de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, écrivit en français un "Rapport médical sur les vampires", des habitants d'une ville de Moravie ayant, vers 1755, instruit un procès «contre des morts».

- En 1818, Collin de Plancy, dans son "Dictionnaire infernal", donna une version du vampire qui n'a pas pu ne pas inspirer Bram Stoker et ses épigones : «On a donné le nom d'"upiers", "oupires", et plus généralement "vampirs", en Occident, de "broucolaques" ("vrocoulacs") en Morée, de "katakhanès" à Ceylan, à des hommes morts et enterrés depuis plusieurs années, ou du moins plusieurs jours, qui revenaient en corps et en âme, parlaient, marchaient, infestaient les villages, maltrahaient les hommes et les animaux et surtout qui suçaient le sang de leurs proches, les épuisaient, leur causaient la mort.»

Encore à l'époque moderne, de curieux faits divers semblèrent confirmer l'existence de vampires :

- En 1884, à Progotza, on déterra un certain Morowitch qu'on avait retrouvé préservé de la décomposition mais doté de dents étrangement longues et aiguës poussées hors de sa bouche. Après une prière, on lui enfonça un pieu dans le coeur et «l'homme non mort» («Der Untote») serait enfin mort, tout en gémissant. Vampire à part entière, mais également proche des morts-vivants dans ses relations avec la pourriture et la décomposition, le «nosferatu» est à la base de l'aventure moderne de Dracula.

- En 1949, John Haig, appelé «le vampire de Londres», dans "Ma confession", écrite avant sa pendaison, affirma avoir été conduit à ses crimes après avoir accidentellement découvert et apprécié le goût du sang.

Entre temps, le mythe du vampire exprimant l'angoisse du civilisé coupé des rites qui, dans les sociétés primitives, conjuraient la mort et les morts, le vampire est devenu un personnage de la fiction littéraire :

- En 1797, Wolfgang Goethe évoqua une vampire dans son poème "Die Braut von Corinth" ("La fiancée de Corinthe"), mais elle n'avait rien d'effrayant, revendiquant seulement le droit à la vie, aux joies de l'amour, au culte des anciens dieux chassés par le nouveau, proclamant :

*«Une force me chasse hors du tombeau  
Pour chercher encore les biens dont je suis sevrée,  
Pour aimer encore l'époux déjà perdu  
Et pour aspirer le sang de son cœur. [...]  
Beau jeune homme, tes jours sont comptés,  
Tu vas maintenant mourir de langueur en ce lieu.»*

- En 1798, Coleridge, dans "The rime of the ancient mariner" ("La chanson du vieux marin"), faisait surgir une vision d'horreur :

*«C'était le cauchemar Mort-Vivante  
Qui épaisit et glace le sang de l'homme [...].  
La terreur dans mon cœur, comme dans une coupe,  
Semblait boire à petits traits le sang de ma vie.»*

- En 1819, John-William Polidori, médecin de Byron, sur un canevas de celui-ci, composa la nouvelle "The vampire", où le jeune Aubrey, de passage à Londres, se lie avec lord Ruthwen, vampire qu'il finit par démasquer. Ce vampire, le premier dans la fiction de langue anglaise, était inspiré de la personne même du poète. Il suscitait de l'angoisse et apparaissait en même temps, ou presque, que le roman

gothique, que le monstre de Frankenstein, que les brumes hoffmaniennes du romantisme allemand et les burgs ruinés des imaginations françaises. Cette longue nouvelle n'a rien d'un chef-d'œuvre, mais elle lança le genre, aussi bien en Angleterre qu'en France, où elle fut traduite dès 1819. Une mode fit alors fureur pendant une dizaine d'années ; comme plus tard les momies et les zombies, le vampirisme apparut comme une superstition exotique fortement marquée par la couleur locale, qui dans les rêves des blasés prit le relais des croyances folkloriques de leur enfance, passablement démonétisées à cette époque. Le genre vampirique allait traverser le XIXe siècle sans s'essouffler, multipliant les oeuvres, portant souvent sur des personnages féminins. C'est alors que se prit l'habitude de traiter les dévoreuses d'hommes de vampires, en attendant de les traiter de vamps.

- En 1820, le Français Charles Nodier, reprenant le sujet de la nouvelle de Polidori, donna une pièce de théâtre, "*Le vampire*" et, en 1831, publia "*Le vampire de bien*".

- En 1828, l'Allemand E. T. A. Hoffmann composa "*Vampirismus*" ("*Le vampire*") où Aurélia, «*un être gracieux, ravissant enchanteur*», qui, victime d'un homme méchant, fréquente pourtant le cimetière où elle rejoint «un cercle effroyable de fantômes ou de vieilles femmes à demi nues» pour être finalement tuée.

- En 1835, l'Américain Edgar Allan Poe fit paraître "*Bérénice*" où cette femme, qui était débordante d'énergie, est soudainement attaquée par un mal mystérieux, ses dents fascinant le narrateur au point que, sa mort étant survenue, il viole sa sépulture pour les arracher de son cadavre.

- En 1835, le Russe Nicolas Gogol donna "*Vij*" où un étudiant en philosophie subit les attaques d'une sorcière puis celles de Vij, le roi des gnomes.

- En 1836, le Français Théophile Gautier imagina "*La morte amoureuse*" où la courtisane Clarimonde, qui est morte, se maintient en vie grâce au sang du prêtre Romuald qu'elle vient sucer pendant la nuit, un autre abbé, Sérapion, ouvrant son cercueil où elle apparaît, aussi fraîche que le jour de sa mort, une goutte de sang aux lèvres, et jetant de l'eau bénite sur le cadavre qui tombe en poussière.

- De 1845 à 1847, parut en feuilleton en Angleterre un roman anonyme de plus de huit cent pages, "*Varney the vampyre or The feast ob blood*", dont l'auteur aurait pu être Thomas Preskett Prest ou James Malcolm Rymer. C'est un texte souvent confus, une oeuvre gothique remplie de nuits sombres, de châteaux romantiques, d'apparitions, avec un vampire qui présente les caractéristiques typiques des vampires aristocrates de l'Europe centrale : des yeux brillants qui fascinent ses victimes et des dents semblables à des crocs ; il aime le sang des jeunes vierges et désire posséder une grande maison anglaise. Le pourchasse le vieux et sage amiral Bell qui annonçait Van Helsing.

- En 1848, dans "*Jane Eyre*", Charlotte Brontë désigna la folle et sexuellement agressive Bertha Rochester, le sombre secret caché dans le grenier, comme une «*vampyre*».

- En 1859, l'Américain d'origine irlandais Fitz-James O'Brien fit paraître "*Qu'était-ce?*" où le narrateur, dans l'obscurité de sa chambre, est soudain saisi à la gorge par deux mains et se bat contre cet être qu'il parvient à maîtriser pour se rendre compte qu'il est invisible.

- En 1861, Baudelaire put publier, parmi les pièces des "*Fleurs du mal*" qui avaient été condamnées, "*Les métamorphoses du vampire*" où une femme «*si docte aux voluptés*», suce des os du narrateur «*toute la moelle*», mais n'est plus soudain «*qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus*», un «*mannequin puissant / Qui semblait avoir fait provision de sang.*»

- En 1868, Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, dans ses "*Chants de Maldoror*", fit de son héros un vampire.

- En 1869, Prosper Mérimée, dans "*Lokis*", présenta un personnage qui était à la fois une sorte de lycanthrope et une sorte de vampire.

- En 1887, Guy de Maupassant imagina "*Le horla*", être invisible qui viendrait dominer l'humanité mais détruit avec certitude le psychisme du narrateur.

- En 1872, l'Irlandais Sheridan Le Fanu écrivit la nouvelle "*Carmilla*" où une jeune femme très belle, venue d'un lointain pays, a un comportement étrange, fait apparemment mourir de jeunes femmes jusqu'à ce qu'il soit révélé qu'elle est une vampire qui est empalée et brûlée.

- En 1888, Jane Wilde, la mère d'Oscar Wilde, écrivant soius le nom de Sperenza, publia un recueil intitulé "*Ancient legends, mystic charms and superstitions in Ireland*", dans lequel on trouvait des histoires de vampires appelés «*deard-due*» dans la mythologie gaélique.

## Intérêt de l'action

Bram Stoker avait été impressionné par un cauchemar où un homme étrange, inquiétant, menaçant, se penchait sur lui. Y cédant, peut-être impressionné aussi par l'affaire "Jack the ripper", il avait commencé à griffonner des notes, à penser à un roman pour lequel il voulait suivre la voie tracée par Le Fanu et sur lequel il allait travailler dix ans.

Or le professeur Arminius Vambery lui avait parlé de rapports officiels accréditant l'existence des vampires qui, aux XVIIe et XVIIIe siècles, avaient fait florès un peu partout en Europe. Surtout, il lui avait révélé l'existence et la légende du prince roumain Vlad IV. Ayant besoin d'un nom de monstre et d'un lieu éloigné, il choisit donc Dracula, nom dont les trois syllabes mystérieuses et inquiétantes allaient avoir une renommée universelle, n'hésitant pas à établir un lien direct entre le personnage historique et son héros que, cependant, il fit vivre à l'époque contemporaine.

Ce perfectionniste fréquenta aussi la bibliothèque du British Museum, lut de nombreux livres sur le vampirisme, compila tout ce qu'il put trouver sur les légendes des pays de l'Est, étudia toutes les données du point de vue ethnologique, folklorique, historique et géographique sur les étranges contrées dont Arminius lui avait parlé, consulta des guides de voyages afin d'authentifier son décor. Il n'est jamais allé en Transylvanie, mais ses descriptions sont souvent fidèles à la réalité, certains noms de lieux sont même respectés.

Le roman fut terminé alors que régnait la mode du vampirisme (exposition du portrait d'une vampire par le peintre Philip Burne-Jones, adaptation en anglais de la pièce de Nodier "Le vampire").

En fait, en écrivant cette histoire, Bram Stoker avait projeté d'en faire une pièce de théâtre destinée au "Lyceum". Mais Henry Irving se refusa à jouer le rôle, condamnant sans appel le travail de son plus proche collaborateur avec ce commentaire définitif : «dreadful» («effrayant»). S'était-il reconnu dans le portrait du comte vampire? Stoker en fit donc un roman.

C'est d'abord un roman d'aventures traditionnel : un héros quitte son pays pour une destination lointaine, affronte d'innombrables dangers en cours de route et, au moment d'atteindre le but, doit encore terrasser quelque monstre du seuil. Cependant, ce n'est pas l'instinct d'aventure qui le pousse vers la Transylvanie, mais une obligation professionnelle. Il ne sait pas ce qu'il va chercher et ce qu'il va trouver n'est ni un trésor ni une révélation capable de l'illuminer. Des avertissements ne lui ont pas manqué, dont celui donné dans le cimetière près de Munich (passage qui avait cependant été supprimé ; voir plus loin "Dracula's guest"). Il échappe de peu à la mort, quand, dans son imprudence, il s'est laissé séduire nuitamment par des femmes étrangement belles, nées des rayons de la lune et qui sont de redoutables vampires... tout comme les candidats aux initiations, dans les antiques civilisations, devaient subir une épreuve incarnée par une femme et, selon qu'ils savaient ou non résister, gagnaient l'immortalité ou ne trouvaient que la mort. Son voyage initiatique finit dans la peur et le désespoir engendrés par les plus effroyables malélices.

C'est qu'à côté de la trame des aventures de Jonathan s'en est bientôt déroulée une autre, celle des malheurs de Lucy puis de Mina, le roman prenant des aspects de roman de chevalerie : on trouve de preux héros combattant un monstre, de belles dames, tandis que le professeur Van Helsing, à la fois conseiller, combattant et maître spirituel, a tout d'un Merlin.

Mais le roman est surtout un roman fantastique, un personnage surnaturel nocturne, Dracula, s'étant mis en marche pour accéder à l'immortalité, et apparaissant comme le meneur de jeu. Il a trouvé des adjuvants involontaires en Jonathan, qui l'a introduit en Angleterre, et Renfield, qui l'a introduit à l'asile, Jonathan ayant joué le même rôle par son voyage entre Londres et la Transylvanie que Renfield qui, pourtant, ne quitte pas sa clinique ; chacun contribuant à la neutralisation de Dracula, l'un par son journal qui révèle les antécédents du comte, l'autre par sa folie qui fournit des indices sur ses actes. Mais, longtemps, Jonathan et ses compagnons refusent l'évidence, et il faudra que la peste vampirique fasse bien des ravages pour qu'ils se mettent en quête d'un système de défense alors qu'il est peut-être déjà trop tard. Heureusement, vient s'opposer à l'action de Dracula le docteur Van Helsing, à qui ses recherches donnent la prescience de la vérité, qui oeuvre à rendre Lucy à la «communion des saints» et à garder dans celle-ci Mina, qui organise la traque. Encore qu'il perde du

temps en de curieux délais ou commette d'inquiétantes omissions qui ne peuvent que favoriser l'action du vampire, mais peuvent être considérés comme des moyens de maintenir le suspense dans ce roman gothique où Bram Stoker entretient des opacités narratives afin d'entraîner le lecteur dans une dimension inconsciente de sombres motifs et d'actes étranges.

Ainsi que quelques moments de terreur pure qui n'ont rien à envier aux auteurs modernes. Un passage notamment : l'arrivée de Dracula en Angleterre est introduite par le journal de bord d'un navire sinistré, où il est décrit la disparition de chaque marin au fil des nuits. .

Le mort-vivant est peu à peu encerclé par ses ennemis, les vivants ; le cercle se referme sur lui lentement, impitoyablement, jusqu'en son centre. Mais il y a des péripéties qu'imposent, par exemple, les moyens de transport quand le comte est emporté tout d'une traite sur le "Tsarine Catherine", pour tenter désespérément de rejoindre la Transylvanie, tandis que la mécanique paresseuse et les horaires inflexibles de l'"Orient Express" retardent ses poursuivants. Puis le roman a un côté "western" quand on voit les poursuivants chevaucher à toute allure vers ce cercueil qui fuit sous la protection vigilante des bohémiens qui confèrent à ce passage splendide une couleur locale des plus pittoresques. Le vampire est enfin atteint, supprimé, nié à jamais d'un coup de poignard, la scène de sa destruction tenant davantage du sacrifice que de l'exécution. Sous les yeux de Van Helsing et de Mina claustrée dans un cercle magique, les « officiants » (Harker en tranchant la gorge, Morris en perçant le cœur et en se blessant pour mourir lui aussi en véritable bouc émissaire) immolent la victime qui tombe en poussière dans le feu du soleil couchant. Cette page est remarquable par son mouvement, sa rapidité, alors que le danger était grand de décrire statiquement un tel dénouement. Dans une note finale, on apprend que Jonathan et sa famille sont revenus sur les terres qu'avait jadis hantées le vampire : il est détruit, mais l'univers qui les entoure reste peu rassurant car qui dit qu'un autre ne va pas surgir, leur jeune enfant ne porte-t-il pas le sang de Dracula?

Ce sombre opéra funèbre et sanguinaire est une oeuvre véritablement fantastique, car le surnaturel fait violemment irruption dans la vie quotidienne d'une société moderne. Deux mondes s'opposent radicalement : l'un réaliste à l'extrême, soumis à la raison et bien situé dans un temps précis ; l'autre incroyable, baigné de surnaturel, terrifiant, traversant toutes les époques. Cependant, le passage du réel au surnaturel se fait de façon imperceptible, l'atmosphère étant suggérée graduellement.

Avec ce roman, Stoker s'était haussé au niveau des plus grandes réussites du roman gothique. Les différentes formes des vampires, qui variaient selon les époques, se cristallisèrent en son personnage qui est devenu l'archétype du vampire, qu'il soit une figure inquiétante, comme échappée des profondeurs d'un au-delà chargé de maléfices, ou une figure caricaturale et quasiment ridicule.

### Intérêt littéraire

Le style est un peu vieilli, mais la structure est étonnamment moderne, le roman se présentant comme une succession d'extraits de journaux intimes (de Jonathan, de Mina Murray, de Lucy Westenra, du dr Seward), de correspondances (entre Mina et Lucy, entre Seward et Arthur Holmood), de télégrammes, de coupures de presse (du "Dailygraph"), utilisés par les différents protagonistes, sauf Van Helsing et, évidemment, Dracula : c'est presque toujours par les écrits des divers narrateurs qu'ils sont dévoilés.

Ces écrits se complètent et éclairent les mystérieux événements. Les divers journaux affichent une intentionnalité d'avant-garde, rédigés qu'ils sont dans le strict but d'une diffusion plutôt que d'une effusion. Ainsi Jonathan s'interdit toute tendance subjective et s'efforce d'exposer objectivement des faits, « nus, maigres, vérifiés par des livres et des chiffres ». Le journal de Mina, quant à lui, se veut un cahier d'exercices d'écriture. Pour sa part, Lucy entreprend la rédaction du sien quand elle se sent prise dans l'engrenage d'une troublante fatalité qui la déroute ; elle en consigne les traits qu'elle laisse à l'interprétation de ses destinataires. Le journal de Seward se lit comme un rapport médical où le cas Renfield est enregistré et commenté au jour le jour, au gré de l'évolution de la maladie.

Tous ces textes dénotent une intention avouée de communication objective. Pourtant de nombreux passages d'épanchements lyriques brouillent à souhait le compte rendu pur et simple. Si Jonathan perçoit dans son propre journal comme un écho lointain des "Mille et une nuits", c'est que, comme Shéhérazade, il lutte pour sa vie. Dans les pièces éparses de l'affaire Dracula, Mina découvre la



confession, la supplique, le grimoire, et se rend compte que seules les paroles des divers narrateurs contiennent la clé de l'énigme de la victoire des personnages sur la mort, à condition toutefois d'être distribuées selon leur succession chronologique, ce à quoi elle s'appliquera. Mais le vaste dossier constitué de pièces à conviction dans leur forme authentique d'imprimés, de rouleaux de cire, de documents en écriture sténographique ou dactylographique, se consume en un tournemain dans le feu où le jette Dracula.

Grâce à ces différents textes, Stoker, ayant senti avec intelligence de quelle manière une description directe du comte Dracula affaiblirait son propos, a réparti sa narration selon plusieurs points de vue. On a ainsi une approche oblique du personnage, sa réfraction dans les consciences des divers acteurs de l'histoire. Le vampire conserve ainsi la dimension inhumaine qui est sienne, et qui s'est quelque peu perdue dans les adaptations ultérieures.

### Intérêt documentaire

Avec "Dracula", Bram Stoker a à la fois été fidèle à la tradition du vampire et novateur. Il faudrait faire la part de ce qu'il a conservé des traditions et de ce qu'il a inventé pour les besoins de son oeuvre littéraire, pour rendre son personnage plus puissant et plus inquiétant :

- Les légendes indiquent qu'un vampire ne peut traverser l'eau courante. L'histoire voulant que Dracula prenne le bateau pour transiter de sa Transylvanie natale vers l'Angleterre, Stoker transforma la clause : son vampire ne peut traverser l'eau... qu'à l'heure de la marée montante.
- *«Il ne peut entrer dans une maison sans y être appelé. Mais, ensuite, il pourra y revenir tant qu'il voudra.»*
- *«Nous savons qu'il peut rajeunir s'il se gorge de sang jeune.»*
- *«Son corps ne projette aucune ombre et ne se reflète pas dans les miroirs.»*
- *«Il commande aux animaux»,* les rats, les chauves-souris, les loups, qui sont ses complices, à même de propager le mal à sa place, et dans lesquels il peut se métamorphoser.
- Il entretient une remarquable relation télépathique avec ses victimes.
- Il est capable de traverser les murailles.
- Du fond de son tombeau situé en quelque endroit solitaire de l'autre côté des forêts de Transylvanie, il a pu, après des siècles de préparatifs, gagner Londres pour y faire de nouvelles victimes, y faire parvenir de la terre transylvanienne non consacrée. Sa puissance s'est étendue peu à peu, à partir d'un point minuscule, et elle aurait pu se répandre sur toute la Terre.
- L'eau bénite est habilement transposée : *«Une balle bénite, tirée à travers les bois du cercueil, peut le tuer.»*
- Surtout, à un monstre avide de sang, jadis représenté gras, laid, velu, il fait subir une métamorphose radicale : il a la séduction de Lucifer et de Don Juan. Ce n'est pas tant son aspect physique qui lui donne son caractère monstrueux : sa difformité est d'ordre moral.

D'autre part, dans ce roman vraiment fantastique, Bram Stoker a fait une grande place à la modernité. Le décor est bien fin XIXe siècle. Tous les lieux décrits appartiennent à un monde bien réel. À Londres, ville-phare du XIXe siècle, emblème du monde civilisé, mais où Dracula désire vivre dans une vieille bâtisse sordide et désaffectée, s'oppose la Transylvanie, contrée reculée où règnent les légendes et les croyances les plus obscures, pays des incertitudes et des ombres. Des lieux où Stoker s'est rendu dans la réalité se retrouvent dans le roman : Cruden Bay et son château de Slains devenu le château du col de Borgo, Whitby où s'échoue le "Demeter" (inspiré par l'étrange naufrage, en 1885, du "Dmitry"), Londres où, en pleine tempête, le vampire trouve refuge à Piccadilly Street, passe par Regent's Park (lieu de promenade obligé de tout Londonien) où il rend visite à un loup prisonnier, Hampstead, banlieue chic du nord de la ville où Lucy sème la mort. Mais Stoker ne s'est pas rendu en Transylvanie mais il a bien choisi l'incorporel château de Bran. Le Dracula historique n'en a point été le seigneur : il n'y a été incarcéré que quelques jours par les Saxons ; il habitait le château de Poienari, qui est moins spectaculaire que celui de Bran, demeure gothique qui a été bâtie sur un éperon rocheux par les Chevaliers teutoniques en 1212 et qui est un cadre romantique.

La fine pointe du progrès apparaît dans tout un dispositif technologique, des accessoires pratiques, souvent dernier cri : le fusil "Winchester" et le couteau "bowie" de l'Américain Quincey Morris, la lancette et la scie chirurgicale de Seward et de Van Helsing, le télégraphe, le téléphone, le train, la vedette. La plus grande part de l'information relative au dossier Dracula circule par les canaux d'émission de nouveaux langages : ceux de la photographie, de la sténographie, du phonographe, du dactylographe. Il est fait mention de découvertes de la médecine : transfusion sanguine, hypnose utilisée par Van Helsing et par le dr Seward étudiant le cas Renfield.

### Intérêt psychologique

Dans "*Dracula*" évoluent deux mondes aux destins contraires, l'un aspiré vers le haut, l'autre poussé vers le bas. Les personnages se séparent entre ceux que gouvernent les lois de la lumière, qui se meuvent dans l'espace diurne, et ceux qui sont soumis aux lois de l'ombre, qui habitent l'espace nocturne et sont finalement éliminés.

Le roman est d'abord le roman de l'apprentissage de Jonathan Harker (qui porte le nom du décorateur du "Lyceum", Joseph Harker, qui se déclara d'ailleurs fort mécontent de cet emprunt). Jeune homme pauvre et orphelin, naïf et romantique, qui, malgré ses humbles origines, se taille un brillant avenir dans la profession de notaire, il se lance avec fougue, dans un esprit aventurier, mais aussi avec une secrète inquiétude, dans un monde nouveau et inconnu, la Transylvanie, ses légendes et ses secrets. À ce titre, il peut apparaître comme le double de Stoker qui, lui aussi, s'est lancé à Londres avec la même inquiétude. Il subit l'emprise du comte qu'il voit comme une sorte de père, comme l'auteur a été subjugué par Henry Irving. À la suite de son emprisonnement dans le château de Dracula, il est tombé dans l'amnésie, mais il retrouve la mémoire et elle attise un besoin de combattre qui le conduit à détruire le vampire.

On peut l'opposer à Quincey Morris, le Texan viril, Américain qui n'est pas ridiculisé comme l'avait été Grizzly Dick dans "The shoulder of Shasta", qui reçoit même des éloges, mais n'en est pas moins dangereusement incompetent puisqu'il se blesse lui-même accidentellement et meurt du fait de son intrépidité maladroite et peut-être de ses étranges liens avec le vampire.

Il est remarquable que ces hommes qui tiennent à faire parade de leur masculinité de façon musculaire trahissent à plusieurs occasions une profonde anxiété ou un manque de confiance qui atteignent même un paroxysme hystérique, ambivalence qu'on a attribuée à l'ambivalence de Bram Stoker lui-même, qui, du fait de son ascendance, aurait été partagé entre la masculinité anglo-saxonne et la féminité celte.

D'une façon tout à fait classique et conventionnelle, ce sont des femmes qui sont les victimes privilégiées de ce sinistre visiteur du soir qu'est le comte, mais qui, soumises à son pouvoir hypnotique, s'y abandonnent.

La frivole Lucy tombe en effet en léthargie en fixant les yeux flamboyants du comte, subit le sommeil et les automatismes (gestes de se couvrir la gorge, de déchirer une lettre incriminante), glisse de la santé dans la maladie, sombre dans l'informe, la mort, malgré le don du sang des quatre hommes qui lui forment une cour de soupirants : Quincey Morris, lord Godalming, John Seward, et, de façon plus discrète, Van Helsing. Elle serait un double, édulcoré toutefois, de la belle, exubérante et attirante Ellen Terry, comédienne du "Lyceum", qui était l'amie intime de Bram Stoker mais était courtisée au théâtre par une foule d'admirateurs. Elle porte aussi le prénom de Lucy Geneviève Ward, une autre femme séduisante avec laquelle il avait souvent travaillé.

Toutefois, Mina, la femme idéale selon Bram Stoker, qui a «l'esprit d'un homme» et «le coeur d'une femme», se distingue nettement de la femme traditionnelle : elle travaille, s'instruit, s'informe, enquête, prend des initiatives et se découvre des affinités avec les «nouvelles femmes» de son époque. Mais, pour des raisons chevaleresques, elle est éloignée du groupe des conjurés luttant contre le vampire, et, étant ainsi plus vulnérable à la fois physiquement et psychologiquement, elle devient une de ses victimes, écopant d'une tache d'ombre quand elle reçoit le baptême de sang, glissant alors de l'autonomie dans l'aliénation : «Je ne veux pas l'arrêter», confesse-t-elle. Cependant, plongeant sciemment dans le sommeil sous la simple suggestion de Van Helsing, elle triomphe de Dracula en

constituant le dossier de l'enquête. Elle rappellerait la rigueur apparente et la prestance affichée de Florence, la propre épouse de Stoker.

Le lunatique R.N. Renfield est proprement possédé par le vampire sans même le voir, est une sorte de médium entre lui et ceux qui le combattent. Il n'a donc aucune personnalité véritable, n'existe que par lui, à travers lui, est mu par sa monstruosité, ne s'inquiète pas de ce qu'il représente de mystérieux, ni de ce que révèle l'autre côté du miroir. Il succombe de faiblesse sous les coups de Dracula dans un moment de lucidité. Mais il fut d'abord la victime de son médecin, Seward, qui, s'identifiant à Dieu, semblait plus intéressé à maintenir son autorité sur lui qu'à le soigner.

Lord Godalming est vraiment noble, n'a rien de l'aristocrate oisif et taré. Athlète et explorateur, il mène de front ses affaires, soutient les bonnes causes et s'adonne même à la mécanique.

Entre les deux médecins, Seward, l'élève, et Van Helsing, le maître, s'opposent deux conceptions.

Seward, rationnel et sceptique, est porté à rejeter d'emblée tout sujet échappant à la compréhension. Il pratique une médecine matérialiste soucieuse du traitement du corps par la connaissance de sa mécanique.

Van Helsing est une figure paternelle et rassurante, le portrait tout craché du père de Bram Stoker qui lui a d'ailleurs donné le même prénom : Abraham. Mais il aurait été inspiré aussi par Alfred Singleton, un membre de la "Society for psychical research". Possédant les mêmes connaissances en matière d'ésotérisme, il évoque aussi le professeur Arminius Vambery qui révéla à l'écrivain l'existence et la légende du voïvode Vlad IV. Pour lui, homme de science mais aussi philosophe, le corps participe, au-delà de sa réalité physique, à la vie psychique, de par son esprit, et à la vie surnaturelle, de par son âme ; appréhendant la pathologie sous l'angle d'une métaphysique, il est capable d'interroger et la science et la superstition. Savant mâtiné de mage, il recourt aux traditions préservatifs contre les vampires et, au nom d'un réel progrès de la science, dénonce les limites d'un esprit scientifique borné car, si elle se refuse à explorer l'étrange, l'insolite, l'inexplicable, elle n'apportera rien à l'évolution de l'humanité. Il pressent le danger qui la menace, et voit l'urgence de détruire le vampire avant qu'il ne soit trop tard.

Héros classique, par une sorte de connivence entre êtres supérieurs mais aussi par une complicité avec un autre esprit intéressé par le sang (ses transfusions exigent une forme d'injection qui n'est pas sans analogie avec la pénétration vampirique ; ses délais et ses omissions favorisent l'action du vampire), il en arrive à rendre, à celui dont il avait fait un vulgaire criminel et contre lequel il lutte, un véritable hommage : *«Et cela, il l'a fait seul, tout seul, à partir d'un tombeau en ruine quelque part dans un pays oublié !»*

Pourtant, Bram Stoker a construit Dracula comme un criminel en appliquant les données de la physiognomonie très à la mode au XIXe siècle. Il cite d'ailleurs deux grands maîtres en la matière, ses contemporains Nordau et surtout Lombroso qui a établi une caractérologie du criminel. Il l'a doté du physique des *«homicides habituels»* : un nez aquilin, crochu, aux fortes narines ; d'épais sourcils ; des cheveux abondants, mais rares aux tempes ; un regard froid, fixe, «sanguinaire et injecté» ; des canines longues et aiguës ; des oreilles pointues ; une bouche immobile à l'aspect cruel, aux fines lèvres ; une grande pâleur naturelle chez le vampire mais qui est celle aussi du criminel. Il est très fort physiquement : «Dans sa seule main, il a la force de vingt hommes.» et on le voit faire un bond prodigieux. Van Helsing définit son psychisme : esprit lucide et plein de ressources, cerveau infantile à la morale déficiente, inaptitude à l'invention et tendance à la répétition. Cela ressemble encore au «criminel né» qu'étudia Cesare Lombroso dans "L'homme criminel".

Il faut cependant reconnaître que Dracula s'écarte de la «brute» qui subsiste chez ce dernier. Son front haut et bombé témoigne de son intelligence : il montre une extraordinaire faculté d'adaptation au monde moderne qu'il utilise non seulement pour survivre dans le présent mais pour vaincre le passé (duquel il tente d'extirper sa mémoire perturbée par la mort physique) et s'approprier le contrôle de l'avenir (en devenant le guide, voire le père, d'une race de mutants) ; il a pu gagner Londres pour y faire de nouvelles victimes ; sa puissance s'est étendue peu à peu, à partir d'un point minuscule, et elle aurait pu s'étendre sur toute la Terre. Son air dédaigneux comme sa cape noire ne sont pas sans rapport avec l'origine aristocratique de ce prince déchu et solitaire qui crache avec mépris : «Vous

pensez me déconcerter, vous, avec vos visages pâles tous en rang, comme des moutons chez le boucher. Vous allez être dépités, chacun d'entre vous !» .

Or Bram Stoker l'aurait doté de nombreux attributs physiques et intellectuels de Henry Irving qui fut décrit par ses contemporains comme un être exigeant, tyrannique, égoïste, voire cynique, à l'élégance et au port aristocratiques. La scène de séduction opérée par le vampire sur Jonathan Harker pourrait être la retranscription de la scène de rencontre, un jour de 1876, du jeune Dublinois et du grand comédien anglais. Pour d'autres, Dracula aurait pu être inspiré par sir Richard Burton qui était un grand vieillard sec à la moustache blanche, aux dents proéminentes.

On a pu voir se profiler derrière lui l'ombre de Dionysos, le dieu de l'ivresse. Comme lui, il est né deux fois, il a connu la mort et l'a transcendée. Il se veut un grand chasseur, toujours en quête de proies humaines qu'il partage avec des femmes en transe. Il devient furieux quand on résiste à son désir d'imposer un culte barbare incompatible avec l'ordre du monde qu'il envahit et pour lequel il demeure un démon étranger. Il est celui qui fait chavirer par l'ivresse du baptême de sang, parodie d'une cérémonie chrétienne : «Et vous, vous êtes maintenant la chair de ma chair, le sang de mon sang, la parente de ma parenté... ma compagne et mon aide.» Il possède l'art du masque, et use de métamorphoses quand il s'agit de confondre ses ennemis : il disparaît dans un nuage de brume ou s'enfuit sous la forme d'un loup ou d'une chauve-souris. Son voyage naval, sur un navire nommé "Demeter", la Terre-Mère, évoque un périple marin de Dionysos qui rendit fous les pirates chargés de le transporter sur l'île de Naxos, au point qu'ils se jetèrent tous à la mer, tandis que Dracula enveloppe son navire d'un brouillard qui plonge l'équipage dans un état de délire et de peur entraînant tous les hommes à la mort. Au bout du compte, Van Helsing a beau, d'une part, le dégrader en faisant de lui un vulgaire criminel, il ne peut s'empêcher par ailleurs de lui rendre des hommages dignes d'un dieu des Enfers : «Il peut être encore, si nous échouons, le père ou le protecteur d'êtres d'un nouvel ordre, dont la route conduirait à la Mort et non à la Vie.»

Aussi peut-on être amené à voir ce monstre d'un oeil favorable.

On peut d'abord être sensible à la séduction qu'exerce ce grand intrus en habit de soirée se penchant sur le sein nu d'une jeune fille endormie, ce beau ténébreux condamné à la recherche éternelle de fiancées qui doivent le rejoindre dans l'au-delà dès qu'elles ont goûté à sa substance vitale, et qui, par ses baisers, ses morsures, aspire à un sang qui devient un symbole de la passion.

On peut aussi considérer que cette créature de la nuit qui puise sa force des ténèbres et qu'épuise la lumière du jour, s'il a choisi la voie ténébreuse, n'a pas choisi l'ultime voie ténébreuse d'où aucun retour n'est plus possible. Il commet des méfaits, mais, héros romantique, il ne saurait être condamné irrémédiablement. On peut le voir lui-même comme une victime : n'est-il pas sous le coup d'une malédiction, possédé par une force occulte? pour Jim Hart, scénariste du "Dracula" de Francis Ford Coppola (1992), il est atteint d'«une maladie héréditaire du sang qui en fait une victime pathétique a contrario du monstre généralement voué à la destruction et à la haine». Il n'est pas un blasphémateur et on peut même dire qu'il aime ses victimes, ce qu'une certaine interprétation bourgeoise de son cas n'a pas compris. On peut avoir de la compassion pour ce rescapé de la mort, ce grand réprouvé, totalement isolé face aux êtres humains qui s'acharnent contre lui, par un mouvement de légitime défense mais avec la médiocrité inouïe de justiciers apeurés et grandiloquents, dont il menace de révéler les pulsions inavouées et inavouables. Si cet être pluricentenaire, aussi «apte à la conservation», finit par être être supprimé par ceux qu'il sait lui être inférieurs et qu'il dénonce comme tels, c'est qu'ils ont pour chef Van Helsing dont, finalement, Dracula apparaît comme une sorte de jumeau «noir».

### Intérêt philosophique

Avec "*Dracula*", le vampire ne fut plus limité à son aspect purement sensationnel et horrifiant. Ce roman très riche peut en effet se lire à différents niveaux. On peut y trouver un message profond et même un contenu initiatique qui, selon certains, serait décryptable par les seuls membres de la "Golden dawn". Le personnage est devenu un mythe dans lequel chaque époque allait voir un reflet de ses obsessions, le chargeant de différentes résonances.

On peut y détecter un aspect politique, Bram Stoker y reprenant ses thèmes des rapports entre les races et de l'émigration, tout en évoquant par la bande son obsession du nationalisme irlandais. D'ailleurs, curieusement, le nom "Dracula" peut être rapproché du gaélique «droch fhola» qui signifie «mauvais sang», injure dont les immigrés irlandais étaient affublés à Londres. En revanche, les "landlords", propriétaires anglais en Irlande, avaient été traités de «suceurs de sang» et de «cormorans vampires» ; or Lucy, après le premier assaut de Dracula, est laissée avec «un appétit de cormoran». Mais, inversement, les révolutionnaires du mouvement secret des Fenians étaient des «créatures de la nuit», dirigées par un "Captain Moonlight" ("Capitaine Clair-de-lune"). La Transylvanie, qui, de même que l'Irlande qui avait été annexée à l'Angleterre, avait été annexée à l'empire autro-hongrois ; comme l'Irlande, elle avait souffert d'une épidémie et de la famine ; elle est décrite comme un «tourbillon» d'ethnies qui, comme l'Irlande (où on trouve des Celtes, des Norvégiens, des Normands et des Anglais) rassemble les Valaques, les Saxons, les Magyars et les Szekelys qui sont eux-mêmes hybrides, ce dont se vante le comte qui en fait partie : «Nous, les Szekelys, nous avons le droit d'être fiers, car dans nos veines coule le sang de maints peuples braves et courageux qui se sont battus comme des lions pour s'assurer la suprématie». Mais le vampirisme consiste à absorber toutes sortes de sangs (alors que, par les transfusions, fut donné à Lucy le sang le plus pur, sauf celui de Quincey Morris) et à les incorporer en une «race particulière», reproductible sans fin : «Pour les siècles à venir, il pourra, parmi les millions d'êtres fourmillant à Londres, satisfaire sa soif de sang et créer un nouveau cercle de demi-démons, s'élargissant toujours et s'engraissant sur les faibles». D'autre part, ce réprouvé, exilé de l'humanité par son vampirisme, devient une représentation de l'exilé que l'Irlandais Stoker se sentait à Londres. D'ailleurs, la seule anxiété qu'exprime son personnage dans le livre entier concerne l'obstacle que sa difficulté à manier l'anglais pourrait opposer à son accueil dans la bonne société londonienne, même s'il s'y est soigneusement préparé en étudiant l'Histoire, la politique, le droit et la société anglais : «Je sais bien que, lorsque je me déplacerai et parlerai dans votre Londres, nul ne pourra ignorer que je suis un étranger». Il s'y rend dans un bateau qualifié de «navire cercueil», nom qu'on donnait aussi aux vaisseaux dangereux et ingestés de maladies qui transportaient les pauvres Irlandais vers des rivages étrangers. Son arrivée serait l'allégorie d'une colonisation à rebours par laquelle des représentants de peuples soumis par l'empire britannique viendraient, peut-être avec un esprit de vengeance, s'établir en Angleterre pour saper le mode de vie anglais, dégrader la culture, abâtardir la race britannique. Sa première victime ne s'appelle-t-elle pas Lucy Westenra, nom qu'on peut traduire par "lumière de l'Occident" ? tandis que, dès le début de son journal, Jonathan Harker indique bien : «J'eus l'impression très nette de quitter l'Occident pour entrer dans le monde oriental». Enfin, tandis que Van Helsing est un Hollandais qui vient sauver l'Angleterre comme Guillaume d'Orange l'avait fait, si Quincey Morris meurt à la fin en véritable bouc émissaire, ce serait pour stigmatiser cette nouvelle menace qui se profile pour l'Angleterre : l'impérialisme américain.

Pour d'autres, "*Dracula*" est avant tout une oeuvre marquée de désirs refoulés, empreinte d'une sensualité latente et trouble, sinon d'un érotisme sulfureux et morbide, qui animent plusieurs personnages. Le vampire est un symbole de l'amour physique, le sang est un symbole de la passion. Mais, ici, c'est un comte qui est un séducteur qui possède le charme irrésistible de Don Juan ; qui, par ses avances voluptueuses, ses baisers, ses morsures phalliques, réussit parce qu'il satisfait les désirs secrets de ses prétendues victimes, qui sont, en fait, inconsciemment tout à fait consentantes et même complices, se métamorphosent aisément en êtres de plaisir. Lucy est violée par Dracula comme elle l'est par le pieu que son fiancé enfonce dans sa «chair blanche», la frappant «de toute sa force», Seward y pensant avec «un sauvage plaisir». Van Helsing se confesse «ému par la simple présence de la vampire, même si elle git dans une tombe creusée par le temps et lourde de la poussière des siècles, même s'il y a cette horrible odeur». L'amour est étroitement lié à la mort, vérification de la fameuse union d'Eros et de Thanatos. Renfield, s'imaginant comme le disciple de Dracula, lui est aussi attaché sensuellement. Pour Jim Hart, «Dracula est un androgyne.» Nérophilie, domination, masochisme, homosexualité, etc., accompagnent ses pas quand il quitte sa demeure sépulcrale. De nombreuses hypothèses psychanalytiques, très contestables en raison de leur contradictions, ont été forgées pour tenter d'expliquer cette obsession chez Bram Stoker. Elles se

réfèrent aux effets possibles, soit de sa maladie infantile prolongée, soit de la frustration engendrée par une absence de relation sexuelle dans son couple. Il aurait ainsi satisfait ses fantasmes, se serait ainsi libéré des pulsions que l'époque victorienne, qui entendait corseter les corps comme les âmes (sa devise étant : «Une âme saine dans un corset» !), l'avait obligé à accumuler. Le combat contre les vampires, s'il est anéantissement du surnaturel, symboliserait donc aussi cette forte répression de la sexualité. On peut s'étonner de l'accueil chaleureux que reçut cette histoire entièrement placée sous le signe de la sexualité dans cette société puritaine, mais la morale est sauve et Stoker établit un rapport constant entre instinct sexuel et faute.

Inversement, la lutte de Van Helsing et de ses acolytes contre le vampire peut être considérée comme une illustration de «la lutte pour la vie» qu'avait définie Darwin. Une espèce menacée affronte une espèce menaçante. Et la première, ayant suivi un processus naturel d'évolution en vertu des lois de son espèce, supprime la seconde qui a dérogé à ces lois par une fixation à un stade stérile de la chaîne évolutive. Les personnages nocturnes, tous figés dans le passé, la folie ou l'hérédité, représentent un danger pour l'évolution de l'espèce et sont voués nécessairement à la suppression darwinienne, en raison de leur faible faculté d'adaptation. Au contraire, les personnages diurnes, qui sont issus de divers groupes sociaux et doués de qualités disparates, ont su évoluer en fusionnant. Ils annoncent l'avènement d'une ère nouvelle, marquent le point d'arrivée dans le temps d'une race «saine» parvenue à son degré «naturel» de maturation.

D'autre part, le roman oppose bien un niveau profane et un niveau sacré. Ainsi, Seward reste ancré dans l'évidence du profane. Il est le représentant de la pensée scientifique du XIXe siècle dont sont remises en question les trois orientations majeures, à savoir le déterminisme, le positivisme et le laïcisme. L'avènement soudain d'un mutant, le vampire, heurte le principe de l'ordre immuable, constant et prévisible du déterminisme. La recherche des causes jusque dans le surnaturel plutôt que l'explication par la loi répond au positivisme. Le recours à toutes formes de croyances, mystiques ou ésotériques, contredit l'attitude laïque de la science voulant se suffire à elle-même. Ces attitudes sont celles de Van Helsing qui se montre sensible au mystère, donc au sacré. Il lutte contre le vampire parce que celui-ci prolonge la vie de son corps grâce à la mort de son âme. Dracula, jouissant d'une immortalité qu'il offre aussi aux autres, semble satisfaire une aspiration essentielle de l'être humain. Mais cette immortalité n'est que celle de son corps et cette transgression est accompagnée d'un terrible châtement : la destruction de Dracula confirme l'inanité de la matière et la suprématie de l'âme. Auparavant, s'il lui est possible de manipuler la matière, s'il lui est facile de subjuguier le cœur et l'esprit, le domaine de l'âme lui reste interdit ; qu'il maîtrise vingt hommes ou séduise cent femmes, un seul objet du culte le met en fuite. Puisqu'il a perdu son âme, dès qu'il se bute au surnaturel, il devient aussi faible qu'un enfant. Qu'est-il d'autre, alors, qu'un de ces mutants produits par les forces infernales désireuses de battre les forces célestes, un monstre coupable de vouloir contaminer l'espèce humaine dans son essence même? C'est ici qu'on peut s'intéresser aux élucubrations de la "Golden Dawn in the Outer" qui, dans ses épreuves initiatiques, faisait se croiser un «dragon sortant» symbolisant la méchanceté et un «dragon entrant» symbolisant la prudence. Or, comme par hasard, en roumain, «drakul» signifie à la fois «diable» et «dragon». Comment ne pas voir en Dracula le dragon sortant et en Van Helsing le dragon entrant, le dragon d'ombre, morbide et matérialiste, cédant la place au dragon de lumière, sain et spiritualiste? Le message du roman est donc nettement spiritualiste : à une survie matérielle est préférée une survie spirituelle dans l'éternité.

On comprend donc que, dans la diversité de la littérature consacrée aux vampires qui sont populaires à l'époque moderne parce qu'à travers eux s'exprime l'angoisse du civilisé coupé des rites qui, dans les sociétés primitives, conjuraient la terreur de la nuit, de la mort et les morts venues du fond des âges, les délices de la transgression et la peur du châtement, le sens de la démesure et celui du péché, c'est "Dracula" qui a exercé la plus forte emprise sur l'inconscient collectif, qui est devenu un mythe, c'est-à-dire une oeuvre qui, généralement à notre insu, s'impose dans l'imaginaire et comporte plus d'une interprétation.

## Destinée de l'oeuvre

Dès sa parution, en mai 1897, publié à trois mille exemplaires, dédié à Hommy-beg, pseudonyme de Hall Caine, auteur de romans populaires célèbre à l'époque et grand ami de Bram Stoker, il fit l'effet d'une bombe. À l'exception du "Punch" et du "Bookman" qui se montrèrent réservés, les critiques furent dithyrambiques, notamment celles du "Daily mail", de la "Pall Mall gazette", du "Times" et même de certains journaux féminins. On parla de chef-d'oeuvre de l'épouvante, de la plus terrifiante histoire jamais écrite depuis "Frankenstein" de Mary Shelley. Pour Oscar Wilde, «le roman était peut-être le beau du siècle». Mais Bram Stoker fut touché surtout par l'assentiment de sa mère qui y voyait le meilleur livre de son fils, par celui de son propre fils, Noel, qui venait de fêter ses dix-huit ans.

Dans le mois même de sa parution, pour obtenir son copyright, il organisa, le 18 mai 1897, une lecture de son roman sur la scène du "Lyceum" devant un parterre d'intimes. Elle dura quatre heures.

En 1899, il fut publié aux États-Unis, Bram Stoker ayant procédé à quelques ajustements.

Ce ne fut qu'après sa mort que le roman connut véritablement la gloire. Traduit dans de nombreuses langues, il a connu et continue de connaître un succès sans précédent : c'est le roman le plus vendu dans le monde et le seul livre à être plus vendu que la Bible. Avec "*Dracula*", modèle du roman gothique, fut fixé l'archétype du vampire et il fut désormais impossible de ne pas s'y référer pour l'imiter, le contester ou le renouveler. Il a su inspirer maints créateurs, autant dans la littérature qu'au cinéma, dans une panoplie de registres et de genres.

Écrit au moment où naissait le cinéma, il a entraîné près de sept cents films (cinéma et télévision) plus ou moins proches du roman original, des suites et des parodies.

La première fut, en 1922, celle de l'Allemand Friedrich-Wilhelm Murnau, un film muet qui respectait l'essentiel de l'intrigue du roman et dont plusieurs séquences demeurent inoubliables. Mais, s'il se renseigna sur les croyances roumaines, il dut, pour des questions de droits d'auteur, la veuve de Stoker ayant refusé son autorisation, prendre le titre de "*Nosferatu, eine Symphonie des Grauens*" ("*Nosferatu le vampire*"), changer tous les noms des personnages, appeler le vampire comte Orlock. Malgré tout, le conflit conduisit à un procès que la veuve de Stoker gagna, contraignant le fautif à détruire toutes les copies existantes du film, décision qui ne fut pas, heureusement pour les cinéphiles, appliquée à la lettre : l'une d'elles échappa à cette condamnation et, en 1925, une autre version intitulée "*Die zwolfe Stunde*" ("*La douzième heure*") parut sur les écrans.

En 1924, Florence Stoker concéda au comédien Hamilton Deane les droits d'une adaptation théâtrale qui fut donnée au "Little Theatre" à partir du 14 février 1927 et pendant dix-huit années consécutives. Elle obtint un tel succès qu'elle fut montée aussi aux États-Unis où s'illustra un comédien débutant, d'origine hongroise, Bela Blasko, alias Bela Lugosi

En 1931, d'après cette pièce, Tod Browning tourna aux États-Unis "*Dracula*", un film parlant avec Bela Lugosi dont le nom allait rester inséparable de celui du vampire. Il l'incarna plusieurs fois à l'écran ("*La marque du vampire*", 1935) et il s'identifia si bien à son personnage qu'il finit par habiter dans une vieille maison en ruine, peuplée de chauves-souris ; qu'il dormait dans un cercueil ; qu'il fit le voeu de revêtir sur son lit de mort la grande cape noire du comte.

Il fallut un véritable tour de force à l'acteur britannique Christopher Lee pour faire oublier Lugosi et s'imposer d'emblée en incarnant le comte à son tour dans le film de l'Anglais Terence Fisher "*Horror of Dracula*" (1958, "*Le cauchemar de Dracula*"), tandis que Peter Cushing était Van Helsing. Comme Lugosi, Christopher Lee a repris le rôle dans d'innombrables suites sanglantes, signées de ce metteur en scène ou de ses disciples ("*La fille de Dracula*", "*Le fils de Dracula*", "*La maison de Dracula*", "*Les maîtresses de Dracula*", "*Dracula, prince des ténèbres*", etc.) où, petit à petit, le vampire est devenu un personnage de Grand-Guignol, coupé de l'érotisme qui le marquait à l'origine et qui, dans les tout derniers films, est réservé à ses victimes. Aussi Christopher Lee a-t-il, en tant qu'acteur, éprouvé quelque peine à se débarrasser de ce personnage devenu encombrant.

Chaque année, on tourne de nouveaux films inspirés de Dracula, le héros le plus kitsch de l'histoire de l'épouvante, non seulement en Grande-Bretagne et aux États-Unis mais aussi au Mexique, en Espagne et au Japon, pour la plupart des films de série B, exécutés rapidement sans argent et sans prétention.

Cependant, de grands réalisateurs se sont intéressés de nouveau au sujet :

- Roman Polanski dans *“Le bal des vampires”* (1967), version satirique avec Sharon Tate ;
- Dan Curtis qui, dans son *“Dracula”* (1975) en fit de nouveau un être passionné ;
- Werner Herzog dans *“Nosferatu, Phantom der Nacht”* (RFA / France, 1978, *“Nosferatu, fantôme de la nuit”*), «remake» du film de Murnau tourné avec Klaus Kinski, Isabelle Adjani, Bruno Ganz, Roland Topor, Walter Ladengast ;
- John Badham dans *“Dracula”* (États-Unis, 1979), tourné à partir d'une nouvelle production, à Broadway en 1977, de la pièce de Hamilton Deane avec Frank Langella et Laurence Olivier qui se retrouvèrent dans le film ;
- Francis Ford Coppola dans *“Dracula”* (1992), tourné avec Gary Oldman, Winona Ryder, Anthony Hopkins, Keanu Reeves, Richard E. Grant, qui fut tout à fait fidèle au roman alors que, par une tragique coïncidence, les lieux même où sévissait Dracula étaient devenus des pays de haine et d'horreur. En comparaison, il faisait presque figure de victime, comme l'indiqua le scénariste Jim Hart : «Dracula (est) victime d'une malédiction, une maladie héréditaire du sang qui en fait une victime pathétique a contrario du monstre généralement voué à la destruction et à la haine. Dracula est également un androgyne : les hommes ont peur de lui mais l'envient, les femmes ont aussi peur de lui, mais il est en mesure de leur offrir ce qu'aucun homme ne possède, l'immortalité.»

Le roman a aussi, au XXe siècle, inspiré des dizaines de nouvelles et de romans, des suites positives comme *“The Dracula archives”* (1970) du Britannique Raymond Rudorff. Il a aussi suscité des recherches érudites sur le vampirisme et ses origines. Il a contribué à faire du vampire, personnage de légendes mal connues du grand public, un véritable mythe populaire. Enfin, il est devenu une attraction touristique : on peut, en Transylvanie, visiter la maison natale du monstre, le château de Bran (qui a été, en 2006, restitué à Dominic de Habsbourg, petit-fils de la princesse Ileana de Roumanie, dernière propriétaire des lieux avant leur confiscation par le pouvoir communiste, qui l'a revendu en 2007 au milliardaire russe Roman Abramovitch), après un détour vers quelques tombes qu'on imagine, pour l'occasion, fraîchement aspergées de sang !

En 2008, l'arrière-petit-neveu et descendant direct de Bram Stoker, Dacre Stoker, avec l'aide de Ian Holt, historien membre de la Société transylvanienne, se plongea dans les brouillons de son arrière-grand-oncle pour y trouver matière à un nouveau roman qui fut acheté un million de dollars par Harper Collins pour être publié en octobre 2009 et donner lieu à une adaptation cinématographique.

En 2009, fut publiée une réédition du manuscrit original de *“Dracula”*.

En 2010, sortit sur les écrans le film *“Dracula, le mort-vivant”* signé par Jan De Bont.

---

***“Dracula’s guest”***  
***“L’invité de Dracula”***

Nouvelle de 15 pages

Jonathan Harker fait en Allemagne, près de Munich, pendant la nuit de Walpurgis, une excursion vers un étrange village abandonné, entre dans un sépulcre où dort une femme très belle et est assailli par un loup qui le mord à la gorge.

Commentaire

C'était en fait un passage de *“Dracula”* qui n'avait pas été intégré aux premières éditions pour des raisons demeurées obscures (Bram Stoker l'aurait supprimé sur le conseil de sa femme ou sur l'injonction de son éditeur qui trouvait le texte trop long) et qui ne parut qu'en 1914, dans une revue anglaise, publié par Florence Stoker. Mais c'est un chapitre essentiel indispensable à la compréhension du livre car, sorte d'histoire avant l'histoire, il a un aspect prémonitoire : Jonathan Harker y recevait un avertissement solennel qui devait l'amener à rebrousser chemin, à oublier le but



du voyage, à ne pas s'exposer à un danger qui se précisait au fur et à mesure qu'il approchait de la Valachie. Tous les éléments se posent comme des signes annonciateurs de l'horreur à venir que, par la suite, le héros devra affronter. C'est un splendide épisode, magistralement décrit, un des plus beaux passages de la littérature fantastique de tous les temps qui fait souvent penser à "*Carmilla*" par la délicatesse des tons suggérés. Aussi est-il intégré dans la version française de "*Dracula*". La nouvelle figura dans l'anthologie "*Récits fantastiques*".

---

---

Au cours de l'été de 1897, Bram Stoker séjourna une fois de plus à Cruden Bay, dans son cottage, "The Crooked Lum" où lui fut inspiré :

---

---

**"*The coming of Abel Behenna*"**

(1897)

"*Le retour d'Abel Behenna*"

Nouvelle

Commentaire

C'est une histoire de réapparition des morts. Elle ne fut publiée qu'en 1914.

---

---

**"*The secret of the growing gold*"**

(1897)

"*Le secret de la chevelure d'or*"

Nouvelle de 13 pages

Entre Margaret et Geoffrey le torchon brûle. Altercations, tentative d'assassinat. Geoffrey récidive, la tue et l'enterre dans l'âtre du grand hall à Brent's Rock. Mais il est saisi d'effroi en constatant qu'entre les vieilles pierres poussent inlassablement les cheveux d'or de Margaret.

Commentaire

La nouvelle fut inspirée par une mésaventure survenue en 1869 au peintre et poète préraphaélite Dante Gabriel Rossetti. Au cimetière de Highgate, dans la banlieue nord de Londres, il fit exhumer le cercueil de son épouse, Elizabeth Siddal, morte sept ans plus tôt d'une surdose de laudanum, pour récupérer un recueil de poèmes écrits pour elle et qu'il avait fait déposer dans son cercueil avant sa mise en terre (pour certains, il s'agissait plutôt des bijoux avec lesquels elle avait été ensevelie), mais la réapparition du cadavre à l'air libre provoqua une énorme surprise, voire de l'épouvante : il était intact, ne montrait aucune trace de décomposition ; ses ongles et ses cheveux roux avaient continué de pousser dans la mort, mieux encore que de son vivant. Mais Bram Stoker en fit une sordide histoire de crime crapuleux.

La nouvelle ne fut publiée que dans le recueil posthume de 1914.

---

---

**"*Miss Betty*"**

(1898)

Roman

À Londres, au XVIIe siècle, une jeune fille est sauvée des eaux de la Tamise.

### Commentaire

À la suite du refus d'un éditeur, Bram Stoker changea complètement la fin de ce roman historique et romantique pour l'achever sur une touche plus optimiste. Il le dédia à son épouse, Florence. Il a peut-être voulu rendre un hommage dissimulé à Horace Walpole, l'auteur du "*Château d'Otrante*", en donnant un rôle à sir Robert Walpole, premier ministre au XVIIIe siècle. Le livre fut éreinté par la critique. Stoker en fit une pièce en quatre actes.

---

En février 1898, les décors du "Lyceum Theatre" furent détruits par un incendie. À la fin de l'année, Henry Irving fut victime d'une grave attaque de pleurésie. Aussi, lassé, il céda la salle à un consortium financier, mais sans consulter Stoker, profitant même de ce qu'il était aux États-Unis pour préparer une nouvelle tournée qui eut lieu en octobre 1899 et au cours de laquelle il fit la connaissance du chef de la police de New York, Theodore Roosevelt (le futur président) qui lui fit découvrir le monde des sans-abris. Il reprit alors la rédaction d'une nouvelle commencée après la visite des fortifications de Paris en 1874 :

---

***"The burial of the rats"***

(1900)

*"L'enterrement des rats"*

Nouvelle de 32 pages

Dans les Terres inconnues où règnent les Chiffonniers, les rats sont, à tout prendre, moins féroces que les humains.

### Commentaire

Bram Stoker se déclarait favorable à la proposition d'apposer un tatouage sur les clochards, de façon à bien les distinguer des gens normaux.

La nouvelle ne fut publiée qu'en 1914, à l'initiative de la femme de Bram Stoker, Florence.

---

En 1901, mourut la mère de Bram Stoker, Charlotte Stoker.

Irving et Stoker apprirent la faillite du consortium financier et le "Lyceum" donna sa dernière représentation en juillet 1902. Stoker organisa une nouvelle tournée mais ne fut pas du voyage : retiré à Cruden Bay, il se consacra alors à l'écriture avec frénésie :

---

En 1902, Henry Irving épousa Eliza Aria, et Bram Stoker en souffrit.

---

***"The mystery of the sea"***

(1902)

*"Le mystère de la mer"*

Roman

À Cruden Bay, un homme est terrorisé par des visions qui lui font pressentir, pour ceux qui l'entourent, une mort causée par la mer. Une sorcière fait apparaître des victimes mortes dans le naufrage de "l'Invincible armada", et est détruit le "Maine", un navire de guerre américain.

## Commentaire

Cette histoire maritime, qui exploitait les peurs fondamentales de la puissance destructrice de la mer, mettait en valeur la beauté et l'aspect sauvage du paysage de Cruden Bay. Elle était inspirée par une légende du village, selon laquelle, à une certaine date, les corps de ceux qui avaient péri durant l'année précédente sortaient de la mer pour laisser leurs esprits gagner le ciel ou l'enfer. Stoker y trouvait l'occasion de témoigner de sa fidélité au passé, aux parents, aux ancêtres qui ne cessent, après leur mort, de nous regarder, de nous juger, de nous guider aussi, comme le prône la culture celte qui est très ancrée dans l'univers des morts. Enfin, l'excellente intrigue tourne autour d'un code secret. Il se souvient aussi de son sauvetage d'un suicidé dans la Tamise, son héros assistant, au chapitre V, à la noyade d'un homme.

Le roman fut publié à New York.

---

---

***“The jewel of seven stars”***

(1903)

*“Le joyau des sept étoiles”*

### Roman

Aux petites heures du matin, le jeune avocat Malcolm Ross, le narrateur, est tiré, par le bruit de quelqu'un qui frappe et sonne à la porte, d'un rêve tournant autour d'une charmante jeune femme rencontrée récemment et dont il est tombé amoureux, Margaret Trelawny. À sa porte, il découvre un groom portant un message de la jeune femme lui demandant de se rendre de toute urgence à la maison de sa famille à Notting Hill où l'on vient d'attenter à la vie de son père, l'archéologue Abel Trelawny. Elle l'a découvert dans sa chambre, qui fait office aussi de bureau, une pièce entièrement close, gisant inconscient devant le coffre-fort après avoir été, de toute évidence, tiré ensanglanté hors de son lit, son poignet gauche étant tailladé à plusieurs endroits. Le coffre fermé suggère que les agresseurs de son père ont été surpris avant d'avoir pu terminer leur travail. Pourtant, «il n'existe pas la moindre trace de leur fuite. Aucun indice, rien n'a été dérangé ; il n'y a ni porte ni fenêtre ouverte, ni aucun bruit». Malcolm Ross est ainsi entraîné dans une étrange aventure. L'enquête commence, mais les suppositions sont nombreuses et la police est dépassée par les événements. Est maintenue une surveillance constante du blessé qui est tombé dans un étrange état cataleptique.

Ce mal mystérieux laisse ses médecins tout aussi perplexes que les enquêteurs lorsqu'il devient clair qu'il n'est dû ni à un coup sur la tête, ni à la perte de sang provoquée par la profonde blessure qu'il porte au poignet. Et rien n'indique qu'il a pu être drogué ou hypnotisé. Ainsi que le fait remarquer l'un des médecins, l'inconscience de Trelawny «ne ressemble à aucun des nombreux cas de sommeil hypnotique que j'ai pu observer à l'hôpital Charcot de Paris».

La nuit suivante, sous les yeux de Ross, de Margaret et d'une infirmière, se produit une seconde attaque déroutante, par un assaillant inconnu qui tente de s'emparer de certains objets précieux de la superbe collection d'antiquités égyptiennes que Trelawny a passé toute sa vie à assembler. Sir James Frere, le spécialiste médical sceptique, au «visage aussi grave et impénétrable que celui du sphinx», établit vite un rapport entre la catalepsie et cette collection avant de prescrire sommairement de se débarrasser de tout cet «assemblage d'horreurs».

Eugene Corbeck apprend à Malcolm Ross que la source du mal dont souffre Abel Trelawny se trouve dans la momie de la reine Tera qu'il avait ramenée d'Égypte avec son aide en dépit de l'avertissement à l'entrée du tombeau caché, oublié depuis des millénaires : «Ici les Dieux ne répondent pas à n'importe quelle sommation. Le Sans Nom les a insultés et est seul pour toujours. N'approchez pas, car leur vengeance vous dessécherait !» Les archéologues et pilleurs de tombeaux n'en tinrent pas compte et trouvèrent un corps étonnamment conservé, qui avait d'étranges particularités et pourrait receler le secret de l'immortalité qu'Abel Trelawny rêvait de percer car il n'est pas qu'un simple thésauriseur et amateur d'antiquités égyptiennes : à la manière de Faust, il s'est lancé dans la

dangereuse quête des pouvoirs magiques contrôlant la vie et la mort, s'efforçant de retrouver les anciens arts mystiques de l'Égypte que maîtrisait la reine Tera, une «femme [qui] excellait dans toutes les sciences de son époque». Ce faisant, il avait d'ores et déjà manipulé des forces que ni lui ni ses compagnons ne comprenaient et qu'ils n'avaient aucun moyen de contrôler. En effet, ayant trouvé, serré par la main merveilleusement conservée de la reine, une main aux sept doigts, le joyau des sept étoiles, ils commencèrent à mourir d'une façon mystérieuse et violente en portant sur leurs cous les marques laissées par un étrangleur. Avant même que la momie ait été retirée de la «caverne des morts», l'explorateur hollandais du XVIIe siècle qui l'avait découverte avait éprouvé «une paralysie momentanée» à l'instant où il fixa le fabuleux joyau rouge sang «surgissant des toiles d'embaumement». Elle lui rappela «la tête légendaire de la Méduse Gorgone, qui avait une chevelure de serpents dont la seule vue transformait en pierre ceux qui la regardaient».

Une fois réveillé, tout aussi mystérieusement qu'il avait perdu conscience, Trelawny reprend sa quête obsessionnelle, faisant de Malcolm Ross et de Margaret ses assistants pour «La Grande Expérience», une résurrection minutieusement ritualisée de la reine Tera qui doit permettre d'accéder aux connaissances de cette femme qui, dans ses combats contre «l'ambition des prêtres», «avait surpassé ses professeurs» et «avait, par d'étranges moyens, arraché à la Nature ses secrets». Elle veut elle-même se réincarner grâce à ce fabuleux joyau qui est gardé dans le coffre-fort.

«La Grande Expérience» est effectuée : la reine Tera est ressuscitée. Mais sa vengeance est terrible : Margaret est sacrifiée pour qu'elle puisse revivre.

### Analyse

### Sources

Avec son mélange d'orientalisme, de sorcellerie, de magie et de malédiction antiques, ce roman d'un fantastique très sombre, qui fait descendre dans des gouffres d'horreur, s'intéresse au mythe ancien de la malédiction de la momie, continue une longue tradition de fantastique populaire égyptien illustrée par «*Le pied de la momie*» (1840), nouvelle de Théophile Gautier, le roman «*She*» (1887, «*Elle*») de H. Rider Haggard (1887), le roman «*The beetle*» (1897, «*Le scarabée*») de Richard Marsh dans lequel l'âme d'une princesse égyptienne possède un scarabée et cherche à se venger d'un membre du parlement, roman qui, vers la fin de l'année 1897, commença à supplanter «*Dracula*» en librairie. Peut-être n'est-ce donc pas un hasard si l'éditeur du «*Joyau des sept étoiles*» mit lui aussi un scarabée, l'insecte sacré égyptien, sur la couverture quand il le publia en 1903.

L'Égypte occupait une place particulière dans l'imaginaire européen au XIXe siècle, agissant comme une sorte d'écran sur lequel pouvaient être projetés espoirs et angoisses des partisans des empires. Aux yeux de nombreux Européens, l'Égypte antique était une civilisation en ruine dont les restes éparpillés pouvaient être rassemblés, classés et restaurés dans leur gloire d'antan sous la protection de l'Occident, loin de la dégénérescence supposée de ses habitants modernes. Elle avait été un empire dont les réussites étaient souvent difficiles à déchiffrer ; elle aurait imposé une halte sur le chemin de la montée de la raison parce que ses recherches semblaient aller vers un enseignement kabbalistique et une magie occulte plutôt que vers un savoir scientifique. Si des pays comme l'Angleterre et la France étaient vraiment les successeurs historiques de l'Égypte dans le monde, il n'y avait guère de réconfort à puiser dans les signes de son déclin.

Hôte régulier de la maison des Wilde à la fin des années 1860 et au début des années 1870, Stoker avait dû entendre de la bouche même de Sir William, archéologue amateur qui avait visité l'Égypte en 1838 et en avait laissé une relation («*Narrative of a voyage*», 1840) des récits dramatiques de ses expéditions : il se vantait, par exemple, d'avoir dormi une nuit dans la chambre extérieure d'un tombeau. C'est lui qui, le premier, le sensibilisa aux possibilités qu'offrait l'Égypte à l'imagination. On trouve dans «*Le joyau des sept étoiles*» des échos des récits faits par Sir William.

Mais le romancier se livra aussi à d'infatigables recherches en bibliothèque sur la culture de l'Égypte ancienne dont le roman déploie avec ostentation les fruits. Il utilisa les découvertes scientifiques d'égyptologues fort respectés comme Sir Flinders Petrie et Sir Ernest Wallis Budge qui sont nommément cités dans «*Le joyau des sept étoiles*». Son livre peut se lire comme un guide couvrant

plus d'un siècle d'égyptomanie britannique : les momies y sont déballées en toute cérémonie sous les regards avides des spectateurs curieux, les bibelots et les ornements y sont amoureusement décrits et catalogués, et les étranges mythes et légendes d'une civilisation préchrétienne extraordinaire et provocante y deviennent l'objet d'un exposé érudit. Mais plus on en apprend, moins on y comprend quelque chose.

La publicité pour le livre insistait sur son étrange mystère mais promettait aussi qu'il allait modifier la perception de ses lecteurs. "*Le joyau des sept étoiles*" a beau se dérouler principalement dans le Londres edwardien, «le lecteur y est emporté très loin du présent prosaïque, vers le passé ensorcelant de l'Égypte antique». On affirmait que, sous la plume de Stoker, «les arts mystiques et les superstitions» de l'Égypte semblent devenir «du domaine du possible et ce, de manière séduisante» ("The New York Times Saturday review of books", 5 mars 1904). Il n'est donc pas surprenant que l'un des plus fervents admirateurs du livre ait été l'écrivain et occultiste écossais J. W. Brodie-Innes, qui écrivit sur-le-champ à Stoker pour lui dire que c'était là «un grand livre» qui jetait «une nouvelle lumière sur des problèmes que certains d'entre nous avaient explorés à tâtons dans l'obscurité depuis bien assez longtemps». Ce n'était pas là un mince compliment car il était l'un des membres les plus influents de la "Golden Dawn", comme l'était Stoker aussi. Or cette société avait un penchant pour les mystérieuses religions égyptiennes et organisait derrière des portes closes des cérémonies hiératiques.

"*Le joyau des sept étoiles*" explore ce qu'une autre autorité scientifique mentionnée dans le roman, le physicien et spiritualiste Sir William Crookes, avait appelé «le sombre royaume séparant le connu de l'inconnu» avec ses «tentations particulières» et ses promesses «de réalités ultimes, subtiles, immenses, merveilleuses». Trelawny affirme que le but de sa «Grande Expérience» est de redécouvrir des sciences perdues depuis longtemps. Et elle se déroule dans une atmosphère de séance de spiritisme.

#### Intérêt de l'action

Mais "*Le joyau des sept étoiles*" est un roman. Comme dans "*Dracula*", on a un narrateur-acteur et le livre est en totalité consacré à son histoire, à l'exception de deux longues digressions au cours desquelles d'autres personnages racontent la leur. Malcolm Ross est une version plus naïve, mais tout aussi romantique, de Jonathan Harker. Et on peut constater aussi que, comme celui-ci, loin d'être un héros solitaire, il est aidé dans sa quête par des personnages secondaires d'importance qui lui apportent une aide bienvenue grâce à leurs connaissances et à leurs aptitudes personnelles. Dans les deux livres, on a une jeune fille en péril : Margaret est victime de la momie comme Mina était la proie du vampire. Mais "*Dracula*" a une conclusion plutôt optimiste puisque le Mal absolu est vaincu, alors que "*Le joyau des sept étoiles*" se termine de manière beaucoup plus abrupte et sombre, Malcolm Ross restant angoissé et brisé.

Les premiers chapitres du roman, suite d'événements déconcertants, avec absence d'indices intelligibles, relèvent du classique «whodunit», se lisent comme un mystère criminel et médical en chambre close susceptible d'être résolu de manière rationnelle. Mais les personnages sont si typiques de l'époque et le dialogue est quelquefois si forcé et si victorien qu'il est difficile pour le lecteur contemporain d'apprécier l'histoire. Le style de Bram Stoker est ici plus malaisé.

La seconde partie du roman, où est racontée l'histoire de la momie, qui ouvre la porte au surnaturel et qui aboutit à l'apogée de «*la Grande Expérience*», est beaucoup plus intéressante.

La plus grande partie de l'histoire reste confinée entre les murs de la demeure londonienne de Trelawny. Quand Malcolm la découvre dans la lumière grise de l'aube, il est tout de suite impressionné par sa taille. Mais, une fois à l'intérieur, le lecteur sent monter une sensation grandissante de claustrophobie alors que l'histoire commence à se refermer sur elle-même, devenant curieusement involutée et produisant un mystère qui ne cesse de se dérouler pour mieux se refermer à nouveau sur lui-même. Faisant au mieux tout juste office de foyer familial, la demeure fonctionne avant tout comme un mausolée ou une nécropole où des vigiles nocturnes et d'inexplicables allées et venues sont presque des événements courants. «*Tant d'anciennes reliques*» sont exposées «*qu'on*

se retrouvait sans le vouloir transporté vers d'étranges contrées et d'étranges époques», et Margaret en arrive à avoir du mal à savoir si elle vit «dans une maison privée ou au British Museum».

Mais ce roman baignant littéralement dans l'égyptomanie est un roman fantastique car, en dépit de la riche culture ainsi déployée, l'Égypte y est traitée comme s'il émanait d'elle un esprit sinistre, s'emparant inexorablement des existences de tous ceux qui entrent en contact avec lui. Alors que la personne de la reine Tera se dessine lentement, révélant graduellement ses contours et son histoire, ses apparitions sont accompagnées d'une spirale de violence qui s'intensifie régulièrement. Des flash-back révèlent ce qui s'est passé dans son tombeau, les avertissements brutaux et explicites qui ont été donnés sur les dangers qu'il y a à fouiller la «fosse de la momie».

Mais «*Le joyau des sept étoiles*» est loin de montrer une adhésion sans réserve à l'occultisme qu'il aborde avec un mélange de crainte et de désespoir. On retrouve l'hésitation propre au fantastique car le roman reste suspendu entre les croyances et les pratiques d'un mysticisme de secte et celles du rationalisme scientifique, incapable de décider si tout se résoudra au moment ultime dans l'harmonie ou dans l'opposition entre ces deux points de vue. Encadrée par les conventions littéraires du gothique edwardien, la narration de Malcolm Ross se développe sur un ton exploratoire, sa seule certitude étant celle de ses doutes et de ses peurs intimes. La maison est transformée en un champ de force magique, en un lieu choisi pour le défi métaphysique opposant les pouvoirs de «l'ancien monde et [ceux] du nouveau». La mise en scène finale de la résurrection de la reine Tera rappelle par bien des détails une grande séance de spiritisme au cours de laquelle les participants-enquêteurs doivent garder leurs yeux «fixés sur l'aspect scientifique des choses et attendre les développements à venir du côté psychique».

Le fantastique tient aussi à la confusion entre le rêve et la réalité. Les choses que voit Malcolm Ross ont tout de «l'horreur d'un rêve à l'intérieur d'un autre», ceci combiné avec la conscience que ces perceptions font partie d'une façon ou d'une autre de sa réalité éveillée. La maison et le rêve deviennent interchangeable, créant un monde intérieur scellé dans lequel l'ingérence de l'extérieur est reléguée au statut de simple bruit lointain, «le crissement occasionnel de roues, le cri d'un fêtard, l'écho éloigné des sifflets et le grondement des trains». Le roman apparaît comme une succession d'états mentaux troublés et paniqués, passant de la vision et de la rêverie à la transe hypnotique et à l'accès cataleptique, pour finalement s'effondrer en une «indicible horreur».

Le roman devient de plus en plus solennel au fur et à mesure qu'approche son dénouement.

#### Intérêt documentaire

Les Égyptiens croyaient en une forme de vie après la mort, qui requérait des dispositions particulières : pour que l'âme puisse survivre le corps devait être préservé. Ainsi naquit l'idée de la momification. L'art de l'embaumement remonte à quatre mille cinq cents ans ; réservé tout d'abord aux seuls pharaons, il s'étendit dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère aux couches les plus aisées de la population. Les techniques se développèrent et se perfectionnèrent. L'historien grec Hérodote donna une description, qui fut longtemps notre seule source, des quatre étapes du procédé («Histoire», II, 86 sq). Au-delà de la dimension physique, le rituel revêtait un caractère spirituel fort, matérialisé par l'inscription sur des papyrus de formules religieuses issues du «*Livre des morts*» et qui garantissaient au défunt son passage réussi dans l'autre monde.

#### Intérêt psychologique

Malcolm, qui a un sec intellect d'homme de loi, se sentait plus à l'aise dans «*le pays des faits*».

Le roman révèle, à travers les personnages de Margaret Trelawny et de la reine Tera, la position qu'avait Bram Stoker sur les femmes, son sexisme.

Au sujet de Margaret, il se demande d'abord ce que veut une femme, montre qu'il redoute ce qu'elle pourrait vouloir. Au début, dans son rêve, elle apparaît à Malcolm Ross comme «la jeune fille» protégée «des ennuis bouleversants et des joies non moins bouleversantes du monde immense». Mais ce rêve est immédiatement mis en pièces par le retour du monde extérieur sous la forme d'un appel à l'aide de la vraie Margaret. Il dépeint ce réveil comme une sorte de signe de la Chute, car il le

relie à l'impossibilité qu'il puisse exister «*un repos complet*», nous rappelant que «*même dans l'Éden, le serpent relève sa tête parmi les rameaux chargés de fruits de l'Arbre de la Connaissance*». De manière symptomatique, la présence bien vivante de Margaret louvoie entre le vulnérable et l'inquiétant. Dans l'une des premières descriptions, Malcolm s'émerveille de «la mystérieuse profondeur» de ses yeux qui sont «d'un noir velouté», mais ajoute que leur charme rappelle celui d'un «miroir noir tel que ceux utilisés par le Dr Dee au cours de ses rites sorciers». Au cours du roman, cette antinomie se durcit en «*une étrange double existence*», tandis que le moi précédent de Margaret commence à se retrouver voilé par une distance et une réserve soudaines. Lors de ces «*évasions vers sa nouvelle personnalité*», elle commence à faire preuve d'une inquiétante capacité à prédire l'avenir «comme si elle avait eu une certaine conviction ou une connaissance des intentions du corps astral de la reine». Bien que «*toute la glorieuse beauté*» du corps nu de la reine soit au-delà de toute représentation, littérairement et moralement parlant, les quelques aperçus qui nous en sont offerts montrent clairement que Margaret est son double et que, avant la résurrection de la souveraine, elle n'est pas «*le moins du monde un individu, mais simplement un aspect de la reine Tera elle-même*». Une suite de substitutions s'enchaîne au cours de l'histoire, passant du joyau rouge sang à la main tranchée et sanglante de la momie, au corps blanc de la reine et à la silhouette de Margaret, se tenant «toute droite» de manière frappante. Chaque substitution nous rapproche un peu plus de la mort. À la fin du roman, les yeux de Margaret étincellent «comme des soleils noirs».

Dans le cas de la reine, pour Stoker, la consolidation de ses pouvoirs avait eu pour effet de remettre sa féminité en question. Dans l'Égypte antique, un statut inférieur et des limites étaient imposées aux femmes, même si les traditions matrilineaires étaient fortes. Lorsque Margaret s'élève contre l'idée que le corps de la reine ait pu être dévêtu par un groupe d'hommes, son père insiste sur le fait que les embaumeurs originels ne pouvaient être que des hommes car n'existaient ni «*les droits de la femme ni les femmes médecins dans l'Égypte antique, ma chérie !*» Mais la reine était un chef d'État, une conquérante et une savante à qui l'on attribuait des pouvoirs divins. Pour bien marquer le triomphe de la féminité dans un monde d'hommes, elle s'habillait en homme et, ayant «*réclamé tous les privilèges de la royauté et de la masculinité*», elle avait émasculé ses adversaires. Malcolm est enchanté par la vision d'une «*femme merveilleusement énergique*», mais il s'y mêle une menace de mort et de destruction. Dans son alternance entre sa vénération pour Margaret et sa terreur de la reine Tera, il tente désespérément d'isoler les effets horrifiants de la féminité, séparant la «vue des organes génitaux», de celle de «*ceux qui procurent du plaisir*». Juste avant que Trelawny et ceux qui l'accompagnent ne jettent un coup d'œil honteux au corps «*complètement nu*» de la reine Tera, à l'exception de son visage recouvert, il se sent soudainement emporté par le sentiment que «*tout le côté matériel et sordide de la mort (nous) apparaissait comme affreusement réel*». Le voile d'embaumement de la reine Tera se révèle être sa robe de mariée, mais il n'y a pas vraiment de distinction entre les deux.

L'ambivalence de Stoker, en ce qui concerne les femmes, était susceptible de se muer en hostilité déclarée face à leurs exigences d'une émancipation sociale et politique dans une période d'agitation féministe grandissante. Même l'égyptologie du XIXe siècle n'était pas isolée des débats sociaux de l'époque. La force des traditions matrilineaires dans la civilisation égyptienne offrait un contraste provocant avec l'Angleterre contemporaine, la féministe et égyptologue Amelia Edwards ayant, vers 1890, publié un ouvrage intitulé «*La position sociale et politique de la femme dans l'Égypte antique*», où elle utilisait le règne de la reine Hatshepsout pour étudier la manière par laquelle une femme pouvait exercer le pouvoir et démontrer sa supériorité sur un homme.

Le livre est riche d'une réflexion sur la psychologie où se mêlent la conception égyptienne et des conceptions modernes.

Trelawny explique avec soin à sa fille que le «ka» est «*un fait admis par le mysticisme moderne*» qui «*a pris naissance dans l'Égypte antique*», que, «*dans les anciennes croyances, l'être humain était divisé en plusieurs parties*», que la «*division des fonctions, spirituelles et somatiques, éthérées et corporelles, idéales et réelles*» permettait à «*l'individu doué*» de se déplacer librement «*au travers du temps, de l'espace et des corps*», la plus puissante de ces forces étant le «ka» d'une personne, son «*double*», le «*principe actif*» de la vie humaine dont l'indépendance par rapport au corps physique

créer les conditions préalables essentielles pour la résurrection de la reine Tera, la personnalité pouvant survivre à travers des dizaines de siècles.

Cela rejoignait l'idée de l'existence de personnalités multiples qui gagnait du terrain depuis les années 1870, un neurologue comme Charcot discutant de la dissociation du moi. Pour ceux qui s'intéressaient à des phénomènes comme la télépathie, les rêves prophétiques ou la métempsycose, la conception d'une «personnalité multiplex» qui ne devait pas être considérée comme pathologique puisqu'on pourrait tirer avantage à la définir et à travailler sur elle en le considérant comme une mutabilité encore non reconnue, mais qui, selon les enseignements occultes, pouvait être contrôlée ou maîtrisée grâce à un exercice rigoureux de la volonté. Trelawny fait remarquer, au cours de son exposé détaillé des croyances de l'Égypte ancienne, que «*toutes les possibilités et les capacités de transferts corporels*», inhérentes au moi divisé, sont «*toujours dirigées par une volonté ou par une intelligence qui ne peuvent être enchaînées*».

D'autre part, Malcolm Ross, s'appuyant sur la pseudo-science du XIX<sup>e</sup> siècle appelée «physiognomonie», croyait pouvoir juger «la personnalité des témoins [...] par leurs gestes inconscients et leur comportement».

On voit aussi se déployer la notion d'«inconscience» qui se réfère, suivant le cas, au sommeil, aux gestes ou à la parole. Malcolm, lors de ses moments les plus introspectifs, décrit son propre esprit comme une structure complexe de pensées et de voix se faisant concurrence entre elles, sans qu'aucune soit totalement formulée, avec la sensation permanente que «quelque autre pensée, plus sombre et plus profonde», se tient embusquée «derrière» ces propos à moitié entendus, une pensée «dont la voix n'a pas encore résonné».

Cependant, Stoker ne relia pas entre elles ces remarques éparses pour en tirer un exposé cohérent de la personnalité humaine.

### Intérêt philosophique

Pour les occultistes, «*Le joyau des sept étoiles*» peut être lu comme une démonstration du pouvoir immuable des pratiques ésotériques et magiques. Pour celui qui s'intéresse à la spiritualité et au spiritisme, mais avec un esprit plus scientifique, Stoker semble jeter un pont entre le savoir du passé et les données expérimentales du présent. À un moment donné, Trelawny avance que l'humanité se trouve peut-être sur le point d'entrer dans une nouvelle ère, ayant atteint «ce stade de progrès intellectuel où la mécanique destinée aux découvertes est en train d'être inventée», pour nous permettre enfin de saisir la véritable «essence des choses». Non seulement, l'astrologie allait être «acceptée sur une base scientifique», mais Trelawny s'attend à ce que les travaux sur les rayons de Röntgen et les propriétés du radium, les travaux des «Curie et Laborde, de Sir William Crookes et Becquerel» convergent avec «l'enquête égyptienne» pour faire surgir une nouvelle compréhension des «secrets de la lumière».

Dans un chapitre intitulé «Pouvoirs anciens et nouveaux» sont opposés les espoirs optimistes de progrès scientifique de Trelawny et les ruminations manichéennes, découragées, de Malcolm Ross. Là où le premier considérait son travail expérimental comme une réconciliation de l'enseignement biblique avec le savoir scientifique dans le but de créer un maître discours englobant tout, l'autre se demandait s'il y a «la place dans l'Univers pour des Dieux qui s'opposent, ou, si c'était le cas, les plus forts permettraient-ils des manifestations de puissance de la part de la Force adverse qui tendraient vers l'affaiblissement de ses propres enseignements et desseins». Les théories scientifiques ou pseudo-scientifiques de Trelawny détournent un instant l'esprit de Malcolm des «rêveries sur les mystères de l'occulte», mais, une fois encore, ces conjectures échevelées ne sont que les extrêmes diamétralement opposés d'un seul continuum imaginatif, dans la mesure où les idées de Trelawny sont inspirées, elles aussi, par les mêmes mystères occultes.

Si les noms des grands savants comme Sir William Crookes sont invoqués avec excitation, c'est davantage pour permettre des envols de l'imagination que pour ramener le lecteur sur la terre ferme de la certitude scientifique. Et l'atmosphère de séance de spiritisme entourant la «*Grande Expérience*» de Trelawny rappelle la popularité du spiritisme comme terrain de médiation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle entre la religion et la science, ou tout au moins les branches les plus éthérées de la



physique moderne. Comme «*le simple et solide cosmos des rationalistes victoriens*» se dématérialisait dans le monde moins substantiel du radium et des rayons X, les savants edwardiens pouvaient être comparés aux «noceurs dans “Le masque de la mort rouge” [...] *qui poursuivent l'intrus fantôme d'une pièce à l'autre pour finalement le coincer et lui arracher son masque*» et ne rien trouver du tout derrière. En fin de compte, “*Le joyau des sept étoiles*” apporte peut-être le contrechamp manquant de cette image désolée : la vue d'une femme morte cachant son visage de ses mains, «*le regard vitreux de ses yeux entre ses doigts [...] plus terrible qu'un regard à découvert*».

Cependant, en dépit de ces passages inspirés, le roman reste profondément désuni, incapable de soutenir la vision progressiste brillamment évoquée par Trelawny. Le final du “*Joyau des sept étoiles*” fait penser à «l'armageddon magique» imaginé dans les années 1890 par Yeats qui, de toute évidence, croyait qu'une telle catastrophe allait préfigurer une renaissance spirituelle, ce qui n'est pas vraiment là la substance du roman de Stoker.

En fait, la momie étant, pour Bram Stoker, une figure aussi terrifiante que le vampire, étant le vampire ultime, on trouve dans “*Le joyau des sept étoiles*” comme dans “*Dracula*”, une de ses thématiques récurrentes, sa fascination pour la mort personnifiée par la momie, incarnation tout à la fois de la mort éternelle et de l'immortalité.

### Destinée de l'oeuvre

Les critiques se montrèrent enthousiastes : pour le “New York Times saturday review of books”, «c'est un de ces livres qui mettent le jugement au défi en raison même de l'intérêt qu'ils suscitent.» ; pour le “Times literary supplement”, c'est une «histoire réellement palpitante» mais qui crée un sentiment de gêne difficile à exorciser. En effet, de nombreuses questions soulevées restaient sans réponse.

D'ailleurs, en 1912, l'année de la mort de Stoker, parut une version révisée et abrégée du “*Joyau des sept étoiles*” où la fin était modifiée. Les critiques sont en désaccord sur la question de savoir si cette nouvelle fin était ou non de Stoker. Dans les derniers mois de sa vie, il était extrêmement malade et il n'existe aucune preuve directe permettant d'affirmer qu'il a procédé lui-même à ces changements. Mais on sait qu'il était prêt à couper ou à modifier radicalement ses œuvres si cela pouvait assurer leur publication. D'autre part, plusieurs de ses livres ont été retouchés et en partie réécrits à l'occasion de leur réédition, peu de temps après sa mort. De quelle modification s'agit-il?

Au lieu d'entraîner Margaret dans le flot d'énergie destructrice de Tera, l'édition de 1912 fait s'absorber celle-ci dans la spiritualité supérieure de Margaret. Elle devient la reine de Malcolm et ils se marient, le roman retournant ainsi au monde des rêves où il avait débuté. Avec ce dénouement heureux, le texte est plus bénin.

Mais le roman présente encore comme une sorte d'énigme, résiste aux interprétations et demeure l'oeuvre de Stoker la plus difficile à étiqueter.

Il a donné lieu à de nombreux films, dont :

- “*Blood from the mummy's tomb*” (Grande-Bretagne, 1971), par Seth Holt, avec Andrew Keir, Valerie Leon, James Villiers ;
- “*The awakening*” (Grande-Bretagne, 1979, “*La malédiction de la vallée des rois*”), par Mike Newell, avec Charlton Heston, Susannah York, Stephanie Zimbalist, le film étant présenté comme «dominé par une autre grande vedette dramatique : l'Égypte elle-même, l'Égypte éternelle...»
- “*Legend of the mummy*” (États-Unis, 1997), par Jeffrey Obrow, avec Louis Gossett Jr, Amy Locane.

---

D'octobre 1903 à avril 1904, Irving fit une tournée aux États-Unis qui fut un échec, à la suite duquel il annonça sa retraite.

---

**“The man”**  
(1905)

Roman

Harold An Wolf, diplômé de Cambridge et aventurier en Alaska, lutte contre Stephen Norman, une «nouvelle femme».

Commentaire

Ce livre féministe déconcerta la critique comme le public.

---

---

Le 13 octobre 1905, sir Henry Irving s'effondra après une représentation de son adaptation du “Becket” de Tennyson, pendant sa «tournée d'adieu», et mourut. Bram Stoker en fut grandement affecté, fut lui-même victime d'une attaque cérébrale qui le laissa inconscient plusieurs jours. Cependant, il se lança dans une biographie détaillée, en deux volumes : **“Personal reminiscences of Henry Irving”** (1906), hommage plein de respect qui fut mieux reçu qu'aucune de ses oeuvres de fiction ; c'était aussi un véritable “Who's who” des célébrités qu'il avait fréquenté mais où il ne mentionna pas Oscar Wilde bien qu'il ait été un de ses rares amis à lui rendre visite en France où il s'était exilé après son procès et son incarcération pendant deux ans.

En 1905, Bram Stoker qui, du fait de son prénom, était parfois pris pour un juif et qui voyait une analogie entre le mauvais traitement fait aux Irlandais et le mauvais traitement fait aux juifs, participa à une campagne contre l'antisémitisme.

En 1907, il subit une attaque mineure. Mais il revint au journalisme et entra au “Daily chronicle”. Il traça des portraits de dramaturges pour le “World” de New York. Succombant au puritanisme victorien, il participa à une campagne de censure des livres «sales», dont les sujets étaient considérés comme trop érotiques, les propos trop libres ; il écrivit des textes tels que “The censorship of fiction” et “Censorship of stage plays”.

---

---

**“Lady Athlyne”**  
(1908)

Roman

Une usurpation d'identité a lieu en Amérique du Sud.

Commentaire

C'est un roman mineur.

---

---

**“Snowbound : The record of a theatrical touring party”**  
(1908)

Recueil de quinze nouvelles de 160 pages

---

---

**“Snowbound : The record of a theatrical touring party”**

Nouvelle

Commentaire

Bram Stoker se souvint de la tempête de neige subie aux États-Unis lors de la tournée de 1888.

---

***‘‘The occasion’’***

Nouvelle

---

***‘‘A lesson in pets’’***

Nouvelle

---

***‘‘Coggins's property’’***

Nouvelle

---

***‘‘The slim syrens’’***

Nouvelle

---

***‘‘A new departure in art’’***

Nouvelle

---

***‘‘Mick the devil’’***

*‘‘Mick le diable’’*

Nouvelle

---

***‘‘In fear of death’’***

*‘‘Dans la crainte de la mort’’*

Nouvelle

---

***‘‘At last’’***

Nouvelle

---

***‘‘Chin music’’***

Nouvelle

---

**‘‘A deputy waiter’’**

Nouvelle

---

**‘‘Work’us’’**

Nouvelle

---

**‘‘A corner in dwarfs’’**

Nouvelle

---

**‘‘A criminal star’’**

Nouvelle

---

**‘‘The star trap’’**

‘‘La trappe étoilée’’

Nouvelle

Dans les pittoresques coulisses d’un théâtre victorien, une intrigue se noue entre une comédienne mariée, Loo Halliday, et son amant, un Arlequin flamboyant. Quand, un samedi soir, il est tué dans d’horribles circonstances devant une pleine salle, elle y voit plus qu’un tragique accident et est décidée à tout faire pour découvrir la vérité.

Commentaire

C’est une histoire d’amour, de jalousie et de mort violente.

---

**‘‘A moon-light effect’’**

Nouvelle

---

**‘‘Mick the devil’’**

Nouvelle

---

Commentaire sur le recueil

Ce sont des histoires racontées par des membres d’une troupe de théâtre en tournée coincés par la neige dans un train en Écosse. Quatre sont situées aux États-Unis. Elles étaient inspirées par des souvenirs de tournées du ‘‘Lyceum Theatre’’.

---

---

**“The lady of the shroud”**

(1909)

“La dame au linceul”

Roman de 179 pages

L'Anglais Rupert Saint-Leger est un jeune aventurier de la recherche psychique, parcourant le monde afin d'enquêter sur d'étranges pratiques pour le compte du “*Journal of occultism*”. Intimidé ni par les «*animaux sauvages*» ni par les «*hommes sauvages*», il «*s'était attaqué à la magie africaine et au mysticisme indien*» avec un tel succès que «*depuis longtemps la “Psychical Research Society” [...] le considérait comme son agent ou sa source de découvertes le plus fiable.*» Or lui, qui est sans le sou, hérite de la fabuleuse fortune de son vieil oncle excentrique dont le testament stipule qu'il devra se rendre maître d'un domaine situé dans les Montagnes bleues, un pays bordant l'Adriatique, où il conclut autrefois des accords avec le potentat local. Dès son arrivée au château de Vissarion, forteresse surplombant la mer, le jeune homme baigne dans une atmosphère étrange. N'a-t-on pas aperçu la silhouette d'une femme enveloppée d'un linceul flottant à la dérive sur un cercueil au large du cap? Il est néanmoins charmé par le lieu où à une architecture bigarrée se mêlent les aménagements les plus raffinés et la végétation la plus rare. Une nuit, il croit apercevoir une ombre blanche dans le jardin. Un instant après, une jeune femme enveloppée d'un linceul, pâle et glaciale comme une morte, se tient à sa porte, avec un air de détresse tel que, surmontant sa peur, il l'accueille aussitôt dans sa chambre pour qu'elle se réchauffe auprès du feu. Au petit matin, l'étrange visiteuse s'enfuit, sans que son hôte ait pu lui arracher une quelconque explication. Hanté par la beauté et le mystère de cette «*dame au linceul*», il attend, nuit après nuit, que se répète l'impensable visite. Dans son journal, il consigne ses interrogations et les étapes de l'enquête qu'il mène afin de faire la lumière sur ce phénomène : s'agit-il d'une âme en errance? est-il sous l'emprise d'un vampire?

Commentaire

Cet autre roman sur le thème du vampire se présente au départ comme une suite à “*Dracula*” et est écrit aussi sous formes de lettres et de journaux. L'amour et la mort, la beauté et l'horreur, sont étroitement mêlés dans cette histoire au sombre romantisme qui s'inscrit dans la veine des romans gothiques anglais. Un aventurier, un pays aux forêts profondes et mystérieuses, une terre d'accueil «*pittoresque*» et riche de «*superstitions pleines de piquant*», un château battu par les vents et par les flots, bordé de «*sombres et profonds précipices*» ou de grottes, entouré de jardins luxuriants, qui apparaît comme un endroit alternativement tout-à-fait charmant et dangereux, qui semble flotter entre rêve et réalité, à l'image de ces Montagnes bleues qui l'enserment : le lecteur est prêt à y rencontrer des phénomènes surnaturels. Il suffit d'un détail pour que tout change d'aspect : lorsque la lune brille, les houx et les buis du jardin deviennent «*mortellement pâles*». À tout moment, les choses familières peuvent prendre un caractère inquiétant : «*Je me tenais au sommet des marches et tout ce qui se trouvait immédiatement devant moi était au plus haut point étrange et inquiétant : la terrasse et les escaliers de marbre blanc, les allées de sable clair...*» Or l'inquiétante étrangeté du lieu est accentuée par une apparition sublime et terrifiante, et se noue une histoire d'amour surnaturelle. Comme le roman s'ouvre sur un article du “*Journal of occultism*” faisant état de l'apparition d'un fantôme au large des côtes adriatiques, d'emblée, l'irrationnel donne le ton. Le personnage principal est prédisposé à l'aventure fantastique. Mais il n'est pas question de terreur : les apparitions nocturnes du spectre blanc et le basculement de la réalité qu'elles entraînent ne visent pas à effrayer le lecteur mais plutôt à l'immerger dans un état d'angoisse diffuse et d'incertitude propre à l'impressionner, à le “retourner”. Lorsqu'on a refermé le livre, on rêve longtemps à cette dame blanche qui envahit le récit et le troue de place en place d'obsédantes évidences.

Le roman reçut un accueil assez enthousiaste de la part du public et des critiques.

En 1909, à la demande d'un chanteur d'opéra américain, David Bispham, Bram Stoker revint brièvement au théâtre pour l'adaptation musicale de *"The vicar of Wakefield"*, roman de l'auteur irlandais Goldsmith. Mais cette incursion dans le domaine du music-hall se solda par un échec.

---

***"Famous impostors"***

(1910)

*"Imposteurs célèbres"*

Recueil de biographies

Elles sont consacrées à des personnages historiques aussi divers et étranges que Cagliostro, le chevalier d'Éon ou Bisley Boy, qui fut soupçonné d'avoir usurpé la place de la fille d'Henri VIII à la mort de celle-ci (Élisabeth Ière aurait donc été un homme déguisé).

---

En 1911, Bram Stoker organisa la section anglaise à l'exposition théâtrale de Paris et devint membre du "National Liberal Club" et publia :

---

***"The lair of the white worm"***

(1911)

*"Le repaire du ver blanc"*

Roman

Dans ce coin perdu de la campagne anglaise, nul n'a oublié la légende du ver blanc, selon laquelle lord D'Ampton, le seigneur local, décapita jadis un ver géant, en fait, une femme-serpent attirante, déesse d'un culte païen, qui, depuis, vit dans l'attente de sa résurgence des profondeurs de la Terre, ce qui annoncerait une ère nouvelle. Or Angus Flint, un apprenti-archéologue découvre un crâne étrange, d'un mètre de long, sur les ruines d'un couvent qui aurait été érigé là en des temps forts anciens. Chacun y voit un mauvais présage, alors que lord James D'Ampton, l'un des descendants du lord d'autrefois, s'apprête à donner une fête dans son château. Bientôt, le crâne disparaît, dérobé par lady Sylvia March, mystérieuse prêtresse, bien décidée à ressusciter le culte du ver blanc, par le sacrifice d'âmes innocentes. En fait, le ver blanc est lady Arebella March, l'ancêtre de lady Sylvia, qui est éliminée par le héros, Adam Salton.

Commentaire

L'histoire, inspirée par de vieilles légendes anglaises de la région de Stonegrave, est l'une des plus inquiétantes qu'ait inventées Stoker. On peut y déceler l'influence de la "Golden dawn". Mais elle est marquée par le navrant manichéisme des protagonistes. Le symbolisme sexuel est net, l'auteur manifestant cependant son sexisme en attribuant à la monstrueuse Lady Arabella March «l'absence de principe d'une suffragette».

Ce roman touffu fut salué par la critique comme une réussite, mais Stoker n'était pas parvenu à retrouver le style flamboyant de son incontestable chef-d'oeuvre, *"Dracula"*.

En 1988, il a été adapté au cinéma par Ken Russell, avec Amanda Donohoe, Hugh Grant, Catherine Oxenberg et Peter Capaldi.

---

Depuis de longs mois, en proie à un état fébrile, miné par la maladie, Bram Stoker ne quittait plus son lit, se retrouvant curieusement, vers la fin de sa vie, dans les mêmes conditions où il l'avait commencée. Pour les uns, cette maladie était le mal de Bright (insuffisance rénale chronique

incurable à l'époque). Pour son biographe Daniel Farson, c'était une syphilis mal soignée qu'il aurait attrapée lors d'un voyage à Paris. Pour d'autres, cet homme à la personnalité complexe aurait fini dans la folie pour avoir voulu, à Londres où il était un étranger, se construire lui-même alors qu'il ne disposait pas de ressources assez importantes ; pour avoir vécu dans la souffrance de l'exil, une grande partie de son œuvre étant traversée par l'effroi qu'il éprouvait devant une Angleterre vampirisant sa terre d'Irlande.

Il mourut à Londres, le 21 avril. 1912. Il fut incinéré au cimetière de Golder's Greens.

En dépit de son travail au "Lyceum Theatre", il fut un écrivain productif qui avait publié une vingtaine d'ouvrages divers (romans, nouvelles, impressions de voyages et de tournées, souvenirs sur Henry Irving, adaptations théâtrales, articles), l'un des écrivains les plus passionnants de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Mais aucune autre de ses oeuvres n'a réussi à atteindre la puissance évocatrice de "*Dracula*", sans lequel il serait sans nul doute tombé dans l'oubli. On peut même avancer que, sans ce livre, le thème du vampire en littérature n'aurait été qu'une mode éphémère.

Florence Stoker qui, de son vivant, ne s'était jamais souciée de ses écrits, se montra alors fort vigilante. Elle fit publier en 1914 le recueil "*Dracula's guest*" qui fit découvrir des nouvelles qui n'avaient jamais été éditées. Elle intenta un procès contre Murnau. Elle survécut vingt-cinq à son mari, faisant référence à lui comme avocat, n'évoquant jamais sa carrière littéraire ou ses responsabilités auprès de Henry Irving.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)